This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 933,648

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

J. BARBEY D'AUREVILLY

—

Lettres
J. Barbey d'Aurevilly
à Léon Bloy

AVEC UN PORTRAIT ET UNE LETTRE AUTOGRAPHE
DE J. BARBEY D'AUREVILLY

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIII

LETTRES DE J. BARBEY D'AUREVILLY

A LÉON BLOY

Lettres

de Barbey d'Aurevilly

à Léon Bloy

PARIS

J. BARBEY D'AUREVILLY

—

Lettres
e J. Barbey d'Aurevil
à Léon Bloy

AVEC UN PORTRAIT ET UNE LETTRE AUTOGRAPHE
DE J. BARBEY D'AUREVILLY

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCMII

848
B234 lb

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Sept exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 7.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris
la Suède, la Norvège et le Danemark.

Director
Auxiliaires
12-4-51
67528

UNE LETTRE AUTOGRAPHE

DE J. BARBEY D'AUREVILLY

[Cette lettre, adressée à M. Georges Landry, dont le nom revient souvent au cours du présent livre, a été un peu réduite au clichage. Elle est écrite sur du papier de 205 sur 125 millimètres et sans marges.]

Valognes.

NEVER MORE

Hôtel Grandval Caligny

Vendredi 25. 0

Mon Frédégondien,

Je vous écrivais hier, en tête en bas, je vous écris aujourd'hui, en tête plus reposée. Un tide me tourmente et comme je ne me juge que sur épreuves, je ne sais pas ce qu'il vaut. Je ne sais que ceci : c'est qu'il est une idée. Mais la forme que j'ai donnée à cette idée, je n'en suis pas sûr.

C'est pour la forme de cette idée que je supplie, vous et Bloy, de vouloir bien surveiller au moins les fautes matérielles

que je ne périsse pas de toutes faces

Mon très cher Frédégondien, je voulais partir de lendemain du jour des Morts, mais c'est un

dimanche et un aussi bon catholique que moi ne veut pas perdre sa messe, qu'il entendra à l'Eglise St-Malo, à Valognes.

Donc, le lendemain.

Mettez cela à Madame de Breton.

Moins j'en écris plus je pense à Elle.

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly

1872

I

Saint-Sauveur-le-Vicomte, 14 août 1872.

Mon cher monsieur Bloy, Je suis très-content de votre lettre et de l'affection qu'elle m'exprime, *mais* (toujours le terrible *Mais!*) je ne *puis* faire ce que vous me demandez pour plusieurs raisons, dont une seule — que voici — est péremptoire.

Demain *j'aurai quitté Saint-Sauveur*. Je commence mes *errances*... Je m'en vais chez un de mes frères, marié sur les confins de la Bretagne, et que je prendrai, après quelque temps passé à son foyer, pour pénétrer avec moi dans le pays de notre glorieux Georges Cadoudal et y étudier les buissons, nids à coups de fusil, dans l'intérêt de mon *Gentilhomme de grand chemin*.

Je passerai très-certainement l'hiver à

Paris. Dans ce cas-là, il se peut qu'auparavant j'aille serrer la main à Nontron à mon ami Alcide Dusolier, et, alors, je pousserais jusqu'à Périgueux pour y serrer une autre main [1]...

Donc, à ce moment-là ! mon cher monsieur Bloy. Dites, je vous prie, mes remerciements à monsieur Landry pour les copies qu'il a eu la bonté de me faire. Je lui écrirai au premier jour ; — dans tous les cas, il peut compter sur l'exemplaire des poésies qu'il me demande. Je puis dire que je n'aurai jamais de lecteur aussi enthousiaste que lui.

Croyez à tous mes sentiments, mais ne croyez pas à ma *richesse*, — cette imbécile plaisanterie de messieurs les Journaux. J'ai tout au plus l'indépendance.

Hein ? J'avais bien raison, n'est-ce pas ? de vous vanter Saint-Bonnet [2] ? Grande tête et cœur plus grand encore ! J'achèverai proba-

1. J'étais alors à Périgueux.
2. Le philosophe Blanc de Saint-Bonnet, auteur de la *Restauration française*.

blement ma vie sans rencontrer rien de pareil.

Très-entièrement et très-affectueusement à vous.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

1873

II

Valognes, vendredi 21 novembre 1873.
hôtel de Grandval-Caligny.

Mon cher monsieur Bloy. La fin de mon article au *Constitutionnel* (cinq feuillets et demi) vient de partir par l'ordinaire du soir et voici ma lettre qui vous l'apprend.

Vous pouvez donc aller donner un regard aux corrections. On les fait très-bien au *Constitutionnel*. Cependant vérifiez-les *sur ma copie*. Elle est très-lisible et, d'ailleurs, *je me fie à vous*.

Je n'ai que le temps de vous dire adieu et de fermer ma lettre. Je mets, dans ses plis, le fragment de celle de Saint-Bonnet dont j'ai parlé dans ma dernière lettre (d'hier) à

M. Landry et qui n'est pas encore une réponse à la mienne. Conservez-moi ce fragment.

Tout à vous de cœur et pressé en diable.

J. B. D'AUREVILLY.

III

Saint-Sauveur, samedi 13 décembre 1873.

Mon cher monsieur Bloy, Vous recevrez ceci demain dimanche, au sortir de la messe. Allez de suite corriger un article de moi qui vous attend au *Constitutionnel* et qui doit paraître demain. Donc vite, vite !

Vous avez corrigé admirablement le dernier. Faites de même pour celui-ci. (Sur l'*Histoire du* XVe *siècle par l'abbé Christophe.*)

Je vous écris fort en l'air, à Saint-Sauveur, où je suis à voir mon abbé, et je n'ai pas de papier de chez Picard ni d'encre violette. Celle-ci rate... et n'est que lilas.

Ils viennent de m'envoyer votre belle lettre, arrivée hier à Valognes. Je suis heureux de

l'avoir reçue. J'y répondrai de Valognes où je retourne demain matin.

Orate et vigilate ! Orate est pour moi, et *vigilate* pour mon article.

Tout à vous.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

Bien des choses au doux Landry.

IV

Valognes, jeudi 18 décembre,
hôtel Grandval-Caligny.

Mon cher monsieur Bloy, Merci d'abord de vos corrections et prière d'aller au *Constitutionnel* me prendre, pour me les envoyer, trois numéros de mon article. Vous les demanderez à mon ami, M. Azambre, qui vous les donnera ou qui me les enverra lui-même. M. Nicolardot, qui croyait que je paraissais le lundi (*ut mos est*), m'a envoyé trois numéros du lundi, ce qui ne fait nullement mon affaire, puisque c'est le mardi que j'ai paru... exceptionnellement. Mais pourquoi l'exception? Je ne le sais pas.

Cela dit, parlons de vous.

Je suis enchanté que Veuillot, stylé par Saint-Bonnet, vous arrache aux horreurs du

tabellionnage. J'ai, avec votre lettre, reçu une autre lettre du dit Saint-Bonnet, qui m'annonce, avec joie, qu'il croit vous avoir mis à flot. *Es muy bien* [1] !

Cette lettre, que je vous montrerai à mon retour à Paris (les premiers jours de janvier), m'engage à vous donner des conseils de *sagesse intellectuelle* dans vos travaux futurs à *l'Univers*, mais je suis peu propre à donner de pareils conseils. Moi, je suis un intense ! Cependant, Saint-Bonnet a raison. Il ne le dit pas comme moi ; je ne le dis pas comme lui, mais il faut plaire aux imbéciles de *l'Univers* et, Veuillot excepté, bien entendu, il y en a là un fier bataillon.

Or, les imbéciles sont toujours envieux ; ils peuvent circonvenir Veuillot et vous démolir.

Et les imbéciles sont comme les bêtes à cornes (ils en ont si souvent !), les couleurs éclatantes les rendent fous et féroces. Défiez-

1. Je venais alors d'entrer à *l'Univers*, d'où je fus congédié après six articles.

vous donc, dans vos *premiers* articles, de l'éclat de votre style et même de *l'éclat de vos opinions*.

Rappelez-vous qu'à moi (même à moi !) Veuillot, qui craignait mon *trop de race*, parlait de me mettre *un joli petit mors d'acier fin*. Je n'en ai pas voulu, mais il l'a peut-être gardé pour vous.

Quant à Coligny, c'est un homme, mais c'est une vertu *à la protestante*, c'est-à-dire une vertu dont la colonne vertébrale est l'orgueil. Bien loin de le grandir, cela le diminue. L'orgueil se casse, en se dressant... Jugez-moi la grandeur morale de Coligny *du point de vue de l'humilité chrétienne*, car il n'a qu'une grandeur morale. En politique, il voit faux, comme tous les protestants.

Pourquoi ne m'avoir pas envoyé le bouquin? Je l'aurais humé et je vous aurais dit ce que j'en pense. C'est probablement de quelque crétin de catholique pusillanime, — un baise-cul du XIXe siècle, qui, par parenthèse, a un bien triste cul !

Lisez sur Coligny ce qu'en dit Dargaud, dans son *Histoire de la Liberté religieuse*. Seulement, gardez-vous à carreau ! Dargaud est un libre penseur, et il est dupe de l'orgueil de la vertu... Il n'y a que des catholiques qui se connaissent en vertu, et, je vous le répète, la pierre de touche de la vertu, c'est l'humilité.

Pour moi qui n'écris plus de lettres, c'est beaucoup que ceci, et je vous souhaite le bonsoir.

Votre très-affectionné,

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

Bien des choses à M. Landry. Que le *cannier* attende mon arrivée pour faire sa béquille à Mme de Maistre. Je ne la veux point en houx. Le cannier a fait confusion. C'est moi qui lui rapporterai, *pour moi*, un houx, — coupé dans les bois de *Brix* d'où Robert *Bruce* est sorti, — et qu'il me ferrera en acier.

1874

V

Hôtel Grandval-Caligny,
Jeudi 18 juin 1874.

Mon cher Monsieur Bloy,

Je mets à la poste, à l'instant, la première partie de mon article au *Constitutionnel;* la deuxième partira demain.

Vous pouvez donc, samedi, aller corriger. Ali est prévenu.

J'ai écrit le plus lisiblement que j'ai pu ce diable d'article, sur un imbécile. J'ai répété en surcharge les mots qui ne me paraissaient pas *nets à l'œil*, mais n'était-ce pas inutile avec vous, mon lynx attaché ?...

Corrigez donc, mon cher monsieur Bloy,

avec l'amitié que vous avez pour mes écrits et pour ma personne, et croyez-moi

Votre très-affectionné et reconnaissant,

J. B. D'AUREVILLY.

Mille choses à M. Landry.

Quand vous aurez du Veuillotttt dans *l'Univers*, crachez-le-moi ! — *Corrigez sur la copie, demandez-la.*

VI

Vendredi 19 juin,
hôtel Grandval.

Eh bien ! c'est encore moi.

J'envoie avec ce brimborion de billet la fin de mon article au *Constitu...*

Six pages. Corrigez avec doubles besicles. Attention aux surcharges et aux mots répétés, pour que vous les voyiez mieux.

Cela dit, allez chez moi. Voyez Madame Le Br... Elle m'a mandé, dans sa dernière lettre, qu'elle m'avait mis des épreuves à la poste.

Était-ce des épreuves Monnoyer du Mans ou d'autres ? Je n'ai reçu que des épreuves Monnoyer. Elles m'étaient adressées directement à Valognes, pourquoi donc seraient-elles allées à Paris ?...

Répondre à cela. En hâte et tout à vous,

J. B. D'A.

Pour Mme Le Br...

Et les pantoufles? Je deviens *pantoufle* en les attendant.

VII

20 juin 1874, samedi. Valognes.

Monsieur Bloy, mon ami,

C'est encore moi, — toujours moi, — je suis insupportable.

Mais inquiet... toujours !

Je viens d'écrire à M. Ali[1] pour lui envoyer le titre *exact* de mon article ; le Diable de l'anxiété, qui est en moi, me souffle que je l'ai peut-être mal écrit. Je n'ai pas de copie de mon article. Je ne puis donc vérifier.

Dans tous les cas, le voici :

Études philosophiques et historiques sur les civilisations.

Ceci vous arrivera assez à temps pour vérifier et corriger.

1. Le prote du *Constitutionnel*.

A la fin de l'article, il y a, je crois, pour éviter une répétition, en surcharge, un : *il est bon de ne pas le mépriser par le temps qui court*, au lieu de : *il ne faut pas le mépriser.*

Je me rappelle cela, mais à distance. Voyez le sens et corrigez. S'il y a un *lapsus calami*, rétablissez le sens. Vous devez être un caporal intelligent, qui a l'intelligence de sa consigne. Ne me laissez pas de balourdise. Pensez par ma tête que la vôtre doit deviner et, surtout, ne vous moquez pas des inquiétudes de ma sacrée imagination.

Je vis dans ce pays, qui m'ensorcelle, avec de telles préoccupations que, mon article parti, je rêve un tas de bêtises et que, sans vous à qui *je me fie*, je ne dormirais pas.

En hâte. Je finis là pour ne pas vous retarder d'aller au *Constitutionnel.*

Votre

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

Poignée de main à tous les visiteurs du dimanche.

VIII

Valognes, hôtel Grandval,
Jeudi 2 juillet 1874.

Voici le fetfa du Pacha.

Il part pour le *Constitutionnel*, à l'instant, les quatre feuillets de mon article, le reste demain. Samedi midi, vous pourrez donc corriger.

Cet article est sur le *Louis XI*. Je suis tout plein de ce grand homme et je vous dis, comme lui à M. Dubouchage :

Monsieur Léon Bloy, *mon ami*, corrigez aussi bien que la dernière fois, quoiqu'il y eût une faute encore. Une « *réussite* » qui n'était pas « *réussie* » ! Corrigez.

J'ai répété en surcharge les mots que je *rêve* illisibles, car je crois bien qu'ils ne le sont pas. Prenez garde aux noms propres !

J'ai cité tous les coquins qui ont, dans leurs histoires, prétendu que Louis XI était un coquin. Vous avez le livre de Legeay, qui, pour un geai, a du bec. Orthographiez-moi cette canaille !

Vous êtes ma main. Je vous la serre.

Maintenant, après le fetfa, deux mots en réponse à votre lettre.

De conseil, je n'en ai pas à vous donner. Vous n'êtes pas moi; je ne suis pas vous. Mais vous êtes un estomac. Si vous avez faim, que diable! il faut manger et il faut aller à Saint-Jean-de-Luz, puisqu'on y dîne. Le talent et la vie dépendent de l'estomac. D'ailleurs, je connais Saint-Jean-de-Luz. C'est un point délicieux, avec la mer et de jolies petites jambes nues qui courent sur son rivage, et que vous ne poursuivrez pas !

Mais je ne donne pas de conseils. Je vous ai conseillé de vous faire Bénédictin et j'aurais aussi bien fait, comme disent mes chiens de paysans d'ici :

de pisser dans un violon !

Prenez avec vous Georges Landry pour corriger, et mettez-vous bout à bout. Si vous deviez être parti pour Saint-Jean-de-Luz, il lirait cette lettre adressée autant à lui qu'à vous (voir la suscription) et corrigerait tout seul, ma copie sous ses tendres yeux.

Sans relire, — mais vous, relisez !

Jules Barbey d'Aurevilly.

IX

Valognes, 4 juillet 1874.
Hôtel Grandval-Caligny.
Dix heures du matin.

C'est encore moi, votre *Lord Anxious!* l'homme du gril de saint Laurent, sans être saint Laurent... ni autre! et qui n'aura le prix de son martyre que quand son article sera dans ses mains, corrigé, expurgé, purifié par vous. Un saint que je n'aime point, par exemple, c'est saint Jacques, parce que s pèlerins portent des *coquilles*. Je n'en veux point porter.

Veillez à ce que mon article ne me revienne pas avec cet ornement des pèlerins de saint Jacques. Les deux derniers feuillets arrivent ce matin au *Constitutionnel*. Donc, je suis

sûr que vous corrigerez *aujourd'hui*, — que vous reverrez vos corrections *demain*, après la messe, bien entendu, — et bien entendue, — et que je serai propre comme un petit sou, lundi. C'est ce que je me dis, en me tordillant sur mon gril...

Et ce n'est pas tout, monsieur Léon Bloy, mon ami, comme dit mon autre vieil ami de roi Louis-le-Unzième.

Attention ! Il me faut,

> Il le faut, disait un guerrier
> A la jeune et tendre Imogine,

Il me faut — et *il le faut* — le livre de cette pondeuse de religion dont Dumas a fait la préface. J'ai besoin de dire quelques mots à cette tendre Imogine... Informez-vous, à Veuillotttt, de l'éditeur. Allez-y et lisez-lui de ma part cette phrase-ci de ma lettre, à l'éditeur :

« Que je ferai un article, n'importe où, s le *Figaro* ou le *Constitutionnel.* »

Montrez-lui patte blanche. Ce sera plutôt

patte noire ! Mais qu'est-ce que cela lui fait, la patte ou la griffe, pourvu qu'on fasse du bruit, puisqu'il est un éditeur !

Et envoyez-moi cela, *ex ictu repentino*.

Écrivez. Que faites-vous ? Partez-vous pour Saint-Jean-de-Luz ou non ?.. Et le Veuillotttt ? Et vos rapports avec ce diable béni ?.. *Quid Thomas ?...* Son article sur Dumas et sa commère n'est pas mal. C'est assez pinçant, mais c'est trop *pincé*. C'est toujours la même grimace d'ironie. Il ne se renouvelle pas. Il n'est pas vraiment gai, quoique impertinent. On est toujours tenté de lui dire : Ris donc plus large, grosse bête d'homme d'esprit ! ris donc mieux que cela.

Vous aussi, vous êtes sérieux, trop sérieux, mais vous n'avez pas de la bile sous la peau et l'œil vert pour rien. Votre dernier article est bon, — mais la phrase y est trop monotonément carrée et, quoique l'*expression y soit*, c'est plus ton de *mandement* que ton de *journal*. Vous êtes trop un *écrivain ecclésiastique*. Vo m'avez rappelé Laurentie (des bons jours),

Laurentie qui se serait, le matin, lavé la bouche avec du de Maistre.

Lisez Voltaire. Lisez les légers et coupez la queue à vos chiens, — non, vous n'en avez pas, — mais à vos chiennes de phrases. Remuez-vous davantage dans les vôtres. Lisez Voltaire. Il ne faut pas tant lire ses *analogues*. Il faut lire ses *différents*.

Ah ! si vous aviez voulu être... ce que je voulais que vous fussiez, un Bénédictin, je ne vous dirais pas de devenir plus léger et moins grave. Pardieu ! Vous auriez pu aller jusqu'à la majesté, si cela vous avait convenu ! Les Bénédictins n'ont à couper ni leurs phrases ni leurs robes. Ils peuvent écrire comme on prêche : en quatre points. Ils ont le *style de leur ordre*, mais nous sommes des polissons à côté d'eux, et vous ne pouvez prendre leur manière, puisque vous voulez rester polisson !

Et la *Restauration* de Cadoudal? Je vous aimerais mieux un restaurateur.

Bien des choses à l'heureux jeune homme

qui a le bonheur de s'appeler comme l'amant de Frédégonde,

Et à vous.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

X

Valognes, 11 juillet 1874.
Samedi, jour de la Vierge,
que je viens de venger.

Écoutez-moi bien, monsieur Bloy, car la poste n'attend pas, et je n'ai qu'une seconde.

Demain, dimanche, partira d'ici, à IV heures, un article sur Dumas, Didon-le-Dindonné et *leur* dame, que j'envoie au *Figaro*.

Il arrivera lundi matin. Si on l'agrée, il peut paraître le lendemain, vous auriez donc à corriger le soir de lundi, pour moi, dont vous êtes la main.

Vous vous présenteriez au *Figaro*. Vous pourriez voir M. Magnard à qui je vous annoncerai demain, et demander, *même en son absence*, mon article.

Vous diriez au garçon de bureau, ou à la personne chargée de l'impression des articles,

que vous venez de la part de M. J. B. d'Aurevilly, corriger son article *sur sa copie*.

C'est entendu et compris et comme fait, n'est-ce pas?... Si on ne veut pas de ma copie, on vous la rendrait. Il est inutile de la laisser au journal.

Maintenant, merci et merci à votre frère Siamois, Georges. L'article sur Louis XI était pur comme je voudrais que fût mon âme, qui, malheureusement, ne l'est pas du tout!

Le *Legrey* pour *Legeay* ne m'a pas fait l'effet d'un pétard tiré dans ma poitrine. Soyez tranquille, je suis intégral.

Votre article sur Mme Ackermann est très-beau, — TRÈS-BEAU, — sans réserve. Mouchez avec cela vos cuistres de *l'Univers*, quoique ce soit un bien beau mouchoir pour leurs fichus nez, — mais c'est égal ; mouchez-les avec cela, et si vous pouvez leur arracher leurs pifs, tirez ferme et arrachez-les, quoique nous ne puissions rien en faire!

Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un marguillier?

Ils doivent tous être marguilliers de leurs paroisses, ces maroufles-là.

Bonsoir et à vous

J. B. D'A.

En hâte et sans relire.

XI

Hôtel Grandval, dimanche 12 juillet 74.
XI heures.

C'est vraiment une folie, à moi, que de vous écrire; mais cette folie m'amuse.

L'article part pour *le Figaro* avec ce billet-ci, de conserve. Vous êtes annoncé et *nommé* à Magnard. Donc, allez en toute confiance!

Encore ma démence d'anxiété.

L'avant-dernier paragraphe de mon article doit finir par ces mots : « aux pieds sublimes de son Bas bleu ».

Le Démon d'inquiétude qui est affourché sur le Monstre de mon cerveau me souffle que j'ai peut-être oublié *sublimes*.

Vous, ne l'oubliez pas. Veillez à cette par-

ticule de mon grain, et ne vous moquez pas de moi, vous ni Georges !

Votre maniaque,

J. B. d'A.

Je pars pour Saint-Sauveur voir l'abbé.

Mardi, je serai ici. Samedi, vous aurez au *Constitutionnel* un article sur Janin — pour faire pendant à celui sur Chasles — dans le temps. *Parate correctionnes vestras*, puisque vous êtes deux.

XII

Valognes, hôtel de Grandval,
16 juillet 1874.

Monsieur Léon Bloy, mon ami, — *Est un ami qui corrige bien*, dit le vieux proverbe. Je vous prie donc de me prouver votre amitié, en corrigeant le Jules Janin, dont j'envoie, avec cette lettre, à vous, les cinq premiers feuillets au *Constitutionnel*, aujourd'hui.

Demain, j'expédierai le reste de la chose, et, à moins que ma tarentule d'inquiétude ne me pique et ne me fasse danser, je ne vous écrirai pas.

Vous voilà prévenu!

Samedi, l'après-midi, et dimanche matin, vous pouvez vous mettre à la besogne avec Georges, le *Frédégondien*, et *calliborgner*

mes épreuves, en les comparant à la copie. Car la copie est nécessaire, Messieurs les correcteurs, par la raison que ces damnés imprimeurs se permettent quelquefois de *sauter* (les sots !) des mots et même des phrases. J'ai vu cela dans mes heureux jours.

J'ai la plus grande confiance en vous, Monsieur Léon Bloy, mon ami. Vous devez avoir la familiarité de mon écriture, à présent. Elle ne vaut pas la vôtre, dont je suis affreusement jaloux, mais enfin elle a un certain degré de lisibilité... Faites, cependant, comme si elle ne l'avait pas.

Autre guitare ! Tout ce que vous dites des changements à faire à l'article que j'avais envoyé au *Figaro* est parfaitement juste, — et les changements, vous les avez vous-même très-bien faits, si on publiait au *Paris-Journal;* MAIS il faudrait d'abord s'informer au *Figaro*.

L'Alexandre Dumas, un *Alexandre* pour eux, pas pour nous ! est un assez gros person-

nage pour que, dans quinze jours, ils ne refusent pas d'en parler encore.

Donc, voyez Magnard, demandez son adresse au *Figaro*. Contez-lui ce qui est arrivé, portez-lui la lettre que vous avez trouvée dans le paquet. Communiquez-lui l'article sur Dumas et Didon-le-Dindon! Montrez-lui même celle-ci, *de ma part*, et demandez-lui ce que, dans quinze jours, il prévoit qu'il pourra faire. Je mets Valognes à feu avec *le Retour du Christ* traité comme un *cheval de retour* par les postillons du Progrès!

Cela peut avoir son importance, même *figariquement* parlant.

Et *es todo*, — ce qui veut dire, *c'est tout*, en espagnol.

J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur Léon Bloy, mon ami. Si vous voyez — et pourquoi non? comme dit un des plus amusants personnages de Scott — madame mon hôtesse, dites-lui que sa dernière lettre est arrivée ici pendant mon absence et

que j'y répondrai un de ces jours. Fait-il chaud où vous êtes ?... Ici, nous cuisons comme des côtelettes. J'aime mieux celle de madame mon hôtesse que je vais remanger dans quelques jours. J'ai la nostalgie de ces côtelettes. Jamais je n'aurais cru à du *spleen* dans ce magnifique pays, une rivière d'émeraudes dans laquelle flamboie le soleil, et cependant, j'en ai plein... *mon moi!* Je viens de m'apercevoir, à l'instant, en tournant ma page, que mon papier est horriblement maculé. C'est un pâté rouge que je vous envoie. Il vaudrait mieux de *perdrix rouges*, mais ce n'est plus le temps des perdrix.

Je vous ai envoyé *la Restauration*, qui, hors vous, ne vaut pas un pâté, même d'huîtres. Écrivez !

Votre

Jules B. D'AUREVILLY.

XIII

Valognes, hôtel de Grandval-Caligny,
Lundi, 20 juillet 74.

C'est très-bien ! vous avez corrigé, selon mes souhaits, vous et Georges, — dont me parle M. H. dans sa dernière lettre, et qui va entrer ou *est déjà entré* dans sa maison, je le dis avec bonheur, grâce à moi !

Qu'il y reste et qu'il y prospère ! Il est fait, par sa nature délicate, pour cet homme exquis, Charles H. !

Puisque je vous remercie, monsieur Bloy, mon ami, c'est que j'ai reçu le N°. Mais j'en voudrais *quatre* autres. M. Azambre (un de mes bons amis), employé au *Constitutionnel*. me les envoie toujours, mais il est à présent à Aix, où il prend les eaux. Vous devez main-

tenant être bien connu au *Constitutionnel.* Réclamez les 4 numéros pour moi et priez qu'on me les envoie.

Cette recommandation faite, en voici une autre plus importante.

Avez-vous vu Magnard et fait avec lui ce que je vous avais dit de faire?

Si le dit Magnard ne croit pas que mon article, au bout de leurs quinze jours de silence forcé, soit une *actualité* (leur toquade!), il faut renoncer à paraître au *Figaro*, et j'ai un autre projet en tête. Vous me renverrez l'article immédiatement. Je le retoucherai, je l'allongerai, je le généraliserai contre les Bas-Bleus qui voudraient faire de la sainte Vierge, Mère de Notre Seigneur, leur Dieu féminin, — la Mère du Bas-Bleuisme et sa *Déesse*, car leur *Dieu* serait du masculin, et ils n'en veulent pas! et je publierais la chose au *Constitutionnel.*

Le livre de la *drôlesse* (tâchez de savoir son nom à *l'Univers*) est un livre qui tombe, puisque c'est un livre, dans mes attributions

au *Constitutionnel*. L'Alexandre Dumas et le Didon-Dindon ne seraient plus que des accessoires. La grosse affaire serait la profanation *hypocrite* de la sainte Vierge par les Bas-Bleus. Une diable de bonne thèse ! Les Bas-Bleus ne la prennent que parce qu'elle a un jupon bleu. Elles veulent l'enrégimenter et la faire *le chef de leur corps*...

Cependant, mes deux flèches resteraient, et j'en ajouterais peut-être d'autres (un bouquet de flèches ! un carquois !) dans les deux petits ventres de Dumas le comédien, qui fait des comédies tristes et de tristes comédies, et de Didon-Dindon, à qui une broche conviendrait mieux qu'une flèche, vu l'espèce de bêtes à laquelle il a l'honneur d'appartenir.

Donc, il faudrait s'informer de cela auprès de Magnard et me renvoyer pan ! pan ! mon article, s'il n'en veut pas. J'ai droit à trois articles, ce mois-ci, au *Constitutionnel*, et ce serait mon article de lundi prochain.

Vous aurez encore à me corriger celui-là, qui paraîtra le jour que j'arriverai à Paris.

Mon projet est d'être lundi soir à Paris, et de dîner avec vous et Georges dans le courant de la semaine prochaine.

Annoncez-le à Mme L... Du reste, je le lui annoncerai moi-même, mais vous pouvez toujours lui annoncer une lettre avec ce qu'elle m'a demandé dans sa dernière et que, vu les arabesques que je fais sur la carte de ce pays-ci et mon absence de Valognes, je n'ai pas pu lui envoyer.

Est-ce tout ? C'est tout. Bonjour à tout ce qui m'aime, *in circulo tuo*. Je suis sous le coup de la mort de ma pauvre Anneste, une de mes Philothées, comme dirait mon frère l'abbé ; Philothée profane, une cantatrice de vingt-sept ans, qui chantait aux soirées de Mme de Maistre. Talent énorme, moralité faible, morte en couches, jeudi, pour avoir fait un enfant sans ma permission.

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly.

XIV

Valognes, hôtel Grandval-Caligny.
Vendredi, 24 juillet 74.

Ohé ! ohé ! tout le monde sur le pont !

A la correction, messieurs mes amis ! J'envoie aujourd'hui les deux derniers feuillets de mon article au *Constitu.* J'en avais, la veille, envoyé trois.

Donc, tout est bien ! Faites bien aussi, vous. J'ai réalisé mon idée. J'ai retourné l'article du *Figaro* comme un gant, et j'aime, ma foi, mieux l'envers que l'endroit. J'ai fait comme Médée, mais j'ai mieux réussi qu'elle. Elle coupa par morceaux et mit à bouillir le vieil Eson pour lui *refaire* de la vie à *neuf* et elle en fut pour sa courte honte, la damnée magicienne ! Moi, j'ai été plus heureux

qu'elle. Mon Eson du *Figaro*, qui me paraissait déjà, à cette distance de dix jours, un *tantinet* vieillot (non pas Veuillot), me fait l'effet de sortir de ma cuve, robuste comme un gars de Normandie, le pays des bons gars ! Vous me direz si je me suis trompé.

J'ai conservé tous les mots qui portaient dans le premier article. Ne craignez pas que je voulusse omettre le trait sur Veuillottttt. C'est encore un trait d'union, mais qui peut annoncer à Veuillotttt-le-*Damasique* un trait de séparation, pour demain. Ce cochon de papier boit comme un ivrogne. Je n'ai plus de papier Picard. Il est vraiment temps que je revienne à Paris.

J'y serai lundi soir. C'est écrit ! Dites-le à Mme L..., à qui, du reste, j'écrirai demain. Oui, dites-le-lui toujours ! J'arriverai le jour même où paraîtra mon article. Que je le trouve à mon débotté chez moi, avec vous, — et soigné, et pur — sans une faute, Caramba ! Bien des choses au doux Frédégondien ! Pardieu, quand je vous dis que nous dînerons

ensemble tous les trois la semaine prochaine, homme de peu de foi, pourquoi en doutez-vous ?...

Il ne faut jamais douter de ce que je vous dis. Faut-il donc que je vous dise ce qu'on dit aux jeunes filles, à qui j'ai tant de fois dit cela ?...

A vous,

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

XV

Jeudi, 1er octobre 1874.

Monsieur Léon Bloy, mon ami,

Recommandations ordinaires, recommandations éternelles ! Les quatre premiers feuillets de mon article partent pour le *Constitutionnel* et demain le cinquième.

Donc, *sous les armes*, et vous et le Frédégondien !

Je préviendria demain que c'est vous, qui, — comme par le passé, — corrigerez les épreuves.

J'ai fait aussi comme par le passé. Les mots dont la lisibilité me semble douteuse, je les ai répétés en surcharge.

Du reste, je ne dois pas être illisible pour

vous, quand je le serais pour toute la terre.

Il y a une petite phrase latine, empruntée au rudiment :

Et indesinenter flebat

qu'il faut écrire correctement en italiques. Je dis cela non pour vous, mais pour le correcteur.

Veillez au salut de l'Empire !

Et maintenant, merci et bonsoir. Je n'ai pas le temps d'écrire un mot de plus.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

Que disiez-vous, vous et M. Nicolardot, que le *Récit d'une sœur* n'était pas une chose intéressante et belle ? Allons donc !

XVI

Valognes, vendredi, 2 octobre 74.
Hôtel Grandval-Caligny.

Monsieur Léon Bloy, mon ami,

J'ai un peu plus de temps qu'hier, aujourd'hui, pour la baliverne, mais ce n'est pas baliverne pourtant que de vous recommander une fois de plus (toujours une fois de plus !) non article. La fin s'en va au *Constitutionnel*, en même temps que ce bout de lettre s'en va rue Rousselet. Donc, vous pourrez corriger demain soir et vérifier si vos corrections ont été bien faites, dimanche matin.

Maintenant, balivernons !

Je suis arrivé ici dimanche par un temps qui pleuvait de l'or, que, malheureuse-

ment, on ne pouvait pas mettre dans sa poche. Mais, dès le lendemain, mon ouest (il y a comme du vent dans le mot : *oû*, *oû*, *oûest !*) était revenu au logis et me forçait à le garder. Il pleut des rivières et je suis chambré. Demain, si le soleil sort de l'abyme, j'irai le voir s'allonger sur la mer.

Mon projet est de partir pour Carteret, où je resterai vingt-quatre heures, pendant que vous et votre *adjutorium*, le Frédégondien, vous m'époussèterez de votre mieux. Quelle misère ! je penserai aux fautes de mon article, face à face avec l'Océan, et je me dirai : « Ils laissent peut-être passer d'autres coquilles que celles que j'ai sous les pieds ! »

Que le Tout-Puissant ne le permette pas ! Riez de moi, je m'en par une f ! mais corrigez-moi et ne me faites pas mourir sous des virgules et de petites fautes bêtes, comme le renard sous les mouches.

Envoyez-moi l'adresse de Saint-Bonnet que je ne me rappelle jamais, ce qui a empêché tout court ma lettre de partir. Vous,

avez-vous écrit la vôtre? Envoyez-moi les articles de Veuillottttt, et n'y manquez, comme vous faisiez à Paris. Dites à Mme L... que je suis sous l'eau, l'eau battante, mais que je me porte comme un canard, quoique moins joyeux.

Je serai joyeux quand mon article sera bien corrigé!

Adieu, je suis bête comme une idée fixe, et voilà pourquoi, de honte, je finis.

J. BARBEY D'AUREVILLY.

Et le *Dom Guéranger?* Sont-ils paresseux, tous ces moines!

Presque autant que vous.

XVII

Hôtel Grandval, 15 octobre 1874,
et au galop.

Ecce signum !

J'envoie la première partie de l'article, — la seconde demain, — vous et le Frédégondien, sur le pont !

Il y avait une faute dans la *Cravinade.* Qu'il n'y en ait pas dans celui-ci !

Je vous recommande les noms propres. Nicolardot, que le Diable emporte, ne m'a pas envoyé le volume deux de Savonarole, et j'ai été obligé de faire sur Schoppenhauer. *Red God!!!*

Je n'ai pas le temps d'écrire un mot de plus. Je suis écartelé à trente-six choses !

Mais attention au commandement. Corrigez ferme !

Moi, je vous aimerai ferme, si vous faites ainsi !

J. B. D'A.

XVIII

Valognes, 16 octobre 1874,
par un temps de pluie, de sirocco et de spleen.

Des nerfs ! des nerfs ! des nerfs !

Je viens de faire partir la fin de Schoppenhauer.

Et je viens, en même temps, de m'apercevoir que j'ai mis presque partout deux *p* à ce nom endiablé, et il n'en faut qu'un.

Trop de *pp !* Si c'étaient des coups de pied au cul du titulaire, à la bonne heure ! mais comme ce ne sont que des *p*, n'en mettez que ce qu'il en faut.

Je ne sais si j'en ai assez donné de coups de pied à ce gros fessier allemand, puisque nous en parlons. Je suis dans une disposition intellectuelle détestable et qui ne me permet

pas de juger ce que j'ai fait. Le temps m'agace. Les affaires encore plus. Je suis à la recherche d'énormément d'argent qu'on me doit et qu'on me fait attendre. Ce pays-ci est le pays des lambins.

Ce n'est pas tout que ces *p* de trop. En relisant mon premier jet au crayon, je vois que j'ai mis deux *surtout* dans les paragraphes du commencement de l'article (le deuxième et le troisième), il faut ôter un de ces *surtout*.

Là-dessus, adieu, bonne main, bon œil, et tout à vous.

Jules BARBE... D'AUR...

Bien des amitiés au Frédégondien.

XIX

Hôtel Grandval-Caligny,
vendredi, 30 octobre 1874.

Monsieur Léon Bloy, mon ami,

Pardieu, vous êtes heureux que je vienne de faire un bon article (dont jugerez à l'*épreuve*) et que j'aie un excellent flacon d'eau de Cologne, coupé de verveine, sous le nez. Les voluptueux aiment à rire. Sans cela, je n'aurais pas été doux pour la lettre, très-naïvement impertinente, que vous m'avez écrite. Mon pauvre monsieur Bloy, vous avez du tact, à peu près comme un soliveau.

Mais comme les soliveaux ne sont pas coupables, je serai bon garçon avec vous. « *Nous trouvons* (qui Nous? les Rois de Paris!!) que,

si vous ne répondez pas sur Madame Craven, vous manquerez de vaillance. » Cela est écrit tout au long dans votre lettre, mon cher monsieur Bloy, et bien d'autres choses plus ridicules encore.

Eh bien ! écoutez. Par hasard, j'ai le temps, et ce flacon d'eau de Cologne et de verveine est délicieux. Je veux bien, pour en finir de cette méchante *scie*, vous répondre sur madame Craven. Écoutez.

Je n'ai point fait mon article pour *plaire à une femme*, — ce qui est une idée du perspicace M. Nicolardot. Est-ce que vous tétez, maintenant, en fait d'idées, la mamelle sans lait de M. Nicolardot? Je l'ai fait, comme je fais tout, pour me plaire, à moi, sans souci de personne, et j'en pense toutes les opinions, toutes les lignes, toutes les virgules et tous les points.

Ma foi, puisque vous vous permettez avec moi des *sans-façons* d'examinateur drôlatique, je me permettrai, en retour, de vous dire que vous devenez un insupportable pé-

dant en matière de catholicisme. Vous n'êtes donc avancé dans la vie spirituelle que pour jeter les cailloux du mépris à ceux qui n'y sont pas aussi avancés que vous!

Vous avez les idées d'un moine — et d'un moine très-cuistre et sans charité, quand il s'agit d'une femme du monde, — catholique pourtant, — mais non pas avec la même rigidité que vous.

« C'est un catholicisme *sans sacrements* que le sien, dites-vous. » Qu'en savez-vous? mon doux monsieur Bloy... Devait-elle vous faire, dans son livre, le compte des hosties qu'elle avale? Devait-elle, mon doux monsieur Bloy, se mettre à la *troisième* position devant les Tabernacles pour la joie de vos yeux très-purs?...

Quant à ce pauvre innocent diable de Laferronais, comment induisez-vous ou de quoi déduisez-vous qu'il *ne connaissait pas le Nom de la Sainte Vierge?*... Est-ce parce qu'il n'en récite pas les litanies ou qu'il n'en dit pas le *Memorare* dans ses lettres? O mon

très-doux monsieur Bloy, vous êtes un homme terrible !

Vous rappelez-vous l'homme qui demande la foudre pour tuer ses puces?... Il n'y a pas de puces, ici, mais, sacredieu ! s'il y en avait, vous les excommunieriez ! ! ! Il n'y a ici qu'un livre touchant et chrétien, — chrétien de résignation affligée, — et, je l'ai dit, non pas comme un catholique rogue, non pas en faisant l'important dans mon catholicisme, qui est toujours présent dans tout ce que j'écris, mais qui *n'y est pas toujours présent de la même manière*, ce qui serait très-ridicule, mon très-doux monsieur Bloy. Je ne l'ai pas dit en éplucheur de conscience, mais je l'ai dit comme un critique très-touché de rencontrer dans la plus grande douleur de la vie (la mort de ceux qu'on aime), une foi qui s'affirme, quand ce ne serait pas dans votre irréprochable langage, mon doux monsieur Bloy !

Pour ce qui est du pauvre diablotin-enfantelet d'Albert, à travers lequel j'aime sa

femme et surtout sa mère, je ne saisis pas très-bien le rapport que vous établissez entre lui et le *Raphaël* de Lamartine, et le *Joseph Delorme* qui ne ressemble pas à *Raphaël*, et Rousseau qui ne ressemble ni à *Raphaël* ni à *Joseph Delorme*.

Quant à l'*étalage* des pleurs, comme vous diriez du mouchoir à tabac d'un invalide, il n'y a de beaux livres que ceux où l'on *étale* des pleurs. Byron, Dante, Chateaubriand en ont assez *étalé*, j'imagine... Et Eugénie de Guérin, mon très-doux monsieur Bloy? Sera-t-elle aussi une mauvaise catholique et une *étaleuse* de larmes? Elle a plus de talent que Mme Craven, mais elle pleure de même; il n'y a pas deux manières de pleurer.

Monsieur Bloy, mon ami, faites votre profit de cette maxime générale. Turcaret, le parvenu, l'enrichi d'hier, est ridicule par le faste de son luxe. Il y a, en religion, des parvenus, des enrichis d'*hier* qui ont le faste de leur catholicisme. Il faut prendre garde de se donner les airs de ces Turcarets-là.

Ah ! encore ceci.

Qu'est-ce que cela me fait que les sociétés de Mme Craven et elle-même me détestent? et pourquoi me dites-vous cela, parce que j'ai fait un article sur elle qui ne *vous convient pas?* Je trouve cela une *idée basse*, mon cher monsieur Bloy.

C'est fini, je rebouche mon flacon.

Maintenant, non pas *aux bâtons!* comme on dit dans *Nigel*, mais à la correction, qui est bien aussi une bastonnade pour les imprimeurs. La deuxième partie de mon article part avec cette lettre. Ce que je vous dis là, en vous la recommandant, vous paraît *inutile* (*sic*) et, pour moi, cela me paraît *utile* et même *nécessaire*. Dans l'article sur Schoppenhauer, vous m'avez fait dire *foudre*-INSOLENCE pour foudre *insolente*. Chose grave! Vous m'avez fait parler comme cet imbécile de Victor Hugo.

Je ne vous l'aurais pas reproché, mais il faut toujours rabattre votre orgueil, en le cinglant entre les deux oreilles. Il y a dans

le *Magnificat*, Monsieur le dévot : « *Dispersit superbos mente cordis sui.* »

Je vous ai dispersé !

A vous, *malgré tout.*

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

XX

Valognes, jeudi, 12 novembre 1874,
hôtel Grandval-Caligny.

Mon cher monsieur Bloy, Vous n'êtes pas un sot, mais vous avez manqué de mesure, voilà tout. Moi aussi, j'en ai peut-être manqué en vous reprenant. Mais, convenons-en, j'étais agacé !

Quant au mot qui vous a fait de la peine, il faut l'entendre, mon ami. J'ai dit que l'idée que vous m'exprimiez, en me parlant des haines que j'avais recueillies des amis de Mme Craven, pour *ma peine* d'avoir fait l'éloge du *Récit d'une sœur*, était une *idée basse*, mais on n'est ni *bas* ni *lâche* pour avoir laissé venir sous sa plume une idée qui manque de noblesse.

Nous valons mieux souvent (si ce n'est toujours) que ce que nous écrivons. Et puis, une lettre, c'est, la plupart du temps, une étourderie de plume ! Vous avez été humble, et je vous absous. Je ne connais, quand on est organisé d'une certaine manière, rien d'irrésistible comme l'humilité.

Maintenant, parlons de mon article.

Il sera demain tout entier à Paris. J'en envoie aujourd'hui les quatre premiers feuillets, le reste demain. Je désire qu'il soit aussi bien corrigé que le *Villari*, où il n'y avait qu'un *contesta* pour un *conteste*.

Vous êtes, Georges et vous, les lynx de mes fautes. Moi, je suis le lynx de vos corrections.

J'écrirai à Dentu pour qu'il vous remette les deux volumes. Mais je n'écrirai que demain. Il n'y a pas de temps perdu, les exemplaires n'ont dû être prêts qu'hier soir, me dit M. Nicolardot, et je n'ai pas encore reçu les miens.

Nous avons eu ici un *été Saint-Martin* dé-

licieux et splendide. Il nous avait mis, ce grand saint, sa chape d'or ouatée sur les épaules, — à présent, c'est le froid et les longues rafales d'ouest qui me rendent si mélancolique, quand je les entends, le soir, dans ce grand appartement solitaire, plein, pour moi, des spectres du passé.

A bientôt et à vous de cœur.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

XXI

Valognes, jeudi soir, 26 novembre 74,
hôtel Grandval-Caligny.

Monsieur Léon Bloy, mon ami,

J'ai écrit à Dentu, il y a deux jours. Je lui ai donné vos deux noms, à Georges et à vous, et vous pouvez en vous nommant, prendre chez lui ces diaboliques *Diaboliques*, qui ne vous feront pas, malgré vos vertus, grincer les dents et voiler le front.

Avez-vous lu l'article de Lescure, dans *la Presse* de dimanche 22, au feuilleton? Il est bien fait, très-aimable et très-chaud pour moi. Ce qu'il a de meilleur, c'est qu'il pose la question morale, et qu'il la résout avec beaucoup de sens et de décision, — sans avoir l'air

d'y *tenir plus que cela*, ce qui pourrait être le comble de l'habileté !

De Pène, qui m'a écrit une lettre charmante, m'a promis un article. Arsène Houssaye aussi. Je vais lui mettre dans le flanc un éperon de longueur, aussi brûlant que celui d'Hotspur, à Arsène Houssaye !

C'est sur lui que j'ai fait mon article de mardi prochain. Le commencement est parti ce soir.

(Ici, je prends de l'encre noire, la rouge n'étant pas assez rouge. Mes provisions s'épuisent, il faut que je revienne à Paris.)

La fin de l'article partira demain avec ceci.

Commendo spiritum meum in manus VESTRAS, DOMINI ! puisque vous êtes deux. Je n'ai pas fait l'article sur le livre *la Messaline blonde* de Houssaye afin de l'induire en amabilité pour le mien. Je l'ai fait pour *la Messaline blonde*. Peut-on résister à ce nom ? Seulement, je profite de l'occasion pour aplatir le bec des bégueules en littérature, qui, selon l'évangéliste Dentu, doivent, contre mes

pauvres diablesses, pousser les hauts cris! *La Messaline* va me servir à cela.

Les Diaboliques ne peuvent avoir contre elles que les imbéciles, mais c'est un gros bataillon, et la victoire est aux gros bataillons.

Pour les gens qui comprennent, il y a *là-dessous* (ces histoires affreuses ou terribles) tout un fleuve de moralité bouillonnante, et c'est pur comme le feu qui dévore tout ce qu'on y jette et qu'on ne salit pas!

J'ai reçu, mon cher monsieur Bloy, *les Gentilshommes de la Cuiller*, de votre ami, qui me dit beaucoup trop de choses aimables. La France littéraire ne s'émeut pas du tout de ce que j'écris.

« *La France, mon ami, ne pense point à toi.* »

Et je ne lui demande pas d'y penser, à cette aimable garce. Quand j'aurai lu le livre de M. Buet, je lui en dirai mon sentiment, mais pourrai-je le lire avant mon retour à Paris? Je me suis englouti ici dans une

vieille bibliothèque d'anciens moines et je n'ai pas une minute à moi.

Ne vous troublez pas des changements de mon écriture. Je finis cette lettre, debout, les coudes en l'air et dans ma main.

Yours.

J. B. D'A.

XXII

Hôtel Grandval, 27 novembre 1874.

Ohé! Ohé! Voici encore une lettre! Ne riez pas. Tâchez d'être sérieux.

Hier, au moment d'achever mon article, le sous-préfet d'ici me tomba, non pas sur la tête, mais entre moi et mon papier. Il fallut avaler l'homme que j'aurais peut-être trouvé savoureux dans un autre moment.

La poste se fiche parfaitement des dignitaires de l'administration. Elle ne voit que la sienne; et pour ne pas retarder l'*arrivée* de mon article au *Constitutionnel*, je l'envoyai sans son dernier paragraphe.

Ce dernier paragraphe part à l'instant même. Ce rébarbatif mamelouck d'Ali l'aura reçu en même temps que vous cette lettre. Il n'y aura donc pas de retard. Pensez à demander la fin de la copie dont vous aurez peut-être

dans les mains tout, excepté ce paragraphe.

Et corrigez-le comme le reste.

Je ne puis que répéter mes éloges donnés hier à l'article sur Barrot, lequel article était irréprochable. Faites de même et je serai bien content.

Le Frédégondien m'a écrit hier une bonne lettre ! Je l'en remercie. Il m'apprend que Palmé-le-Palmipède a mis en vente, sans m'en prévenir, *le Prêtre Marié*.

Se *mariera*-t-il au public ? Je vais lui écrire pour qu'il prenne votre article. Il paraît que c'est là une grosse dent que vous aviez dans le ventre et qu'elle a été dure d'extraction.

Tant mieux !

Les chênes et le granit sont lents à se former, mais ce sont des chênes et du granit.

Tout à vous.

Jules Barbey d'Aurevilly.

A bientôt ! A la copie ! A la copie ! A la rescousse ! A la rescousse !

1875

XXIII

Lundi, 12 juillet 1875.

Mes chers Quatre-Yeux,

Je suis en retard et je le sais! La faute n'en est pas aux Dieux, mais aux circonstances, ces diablesses !

Demain, mardi, j'enverrai à Ali, le *Mamelouck-à-lunettes* du *Constitutionnel*, une copie qui contiendra probablement mon article tout entier. S'il n'y est pas tout, il y sera, le lendemain.

Nous avons le temps, du reste, moi de faire ; vous, mes Quatre-Yeux, de corriger, car je ne présume pas que l'article vienne avant *mardi* de la semaine prochaine.

Cependant, *Orate et vigilate*, *fratres !* Qui sait s'ils ne le mettront pas avant ce jour-là, quoique je n'aie pas le droit de l'exiger ?

Ai-je besoin de vous recommander cette sacrée (qu'elle vous le soit !) copie? C'est toujours la même chose. Mais, comme dit le paysan de Molière : *Si ce n'était pas toujours la même chose, je ne vous dirais pas toujours la même chose.*

Hélas ! ce n'est joli que dans l'amour. Jeudi donc, vous pouvez passer au *Constitutionnel.*

Tout à vous.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

XXIV

Valognes, hôtel de Grandval, 15 juillet.

Mes chers, non pas *Quatrelles*, mais *Quatre-Yeux*,

Voici les démangeaisons de l'inquiétude qui recommencent. C'est une maladie. J'ai envoyé hier à Ali la fin de l'article, — comme je vous le disais dans ma lettre d'avant-hier.

Maintenant, épluchez!

Prenez attention aux surcharges, — mots répétés quand je ne les crois pas lisibles ; l'encre rouge que j'ai ici est détestable. Tâchez de bien lire, malgré sa pâleur.

Voici une phrase que je vous envoie parce que, sur ma copie, elle est raturée, et afin qu'il n'y ait pas d'erreur. C'est une phrase qui se trouve dans la quatrième page de l'article. (La fin d'une phrase.) La voici lisible :

«... C'est le sens critique qu'il porte dans l'interprétation des faits contemporains de son histoire. Et je dis contemporains! Car dans une époque confisquée par l'esprit moderne, il n'a pensé à prendre son histoire que dans les écrivains des six premiers siècles (*sic*). »

Et le reste comme suit sur la copie.

Quand vous corrigez, je pense que vous avez ma copie sous les yeux, je vous prie de l'y placer et de suivre, en lisant de vos quatre yeux à la fois. C'est le moyen de ne pas se tromper.

†

Une croix, — la croix que je vous mets sur le dos avec toutes mes recommandations, — une croix et à la ligne!

Voici : Êtes-vous — tous les deux — allés chez Astruc? Est-il à son nouveau logement? Sa femme est-elle partie en Belgique? Je lui ai écrit, mais donnez-moi de ses nouvelles et

n'attendez pas pour m'écrire que mon article ait *paru*. Écrivez dès qu'il sera *corrigé*.

Voyez aux nouveautés de livres et avertissez-moi! Pensez à aller chez Glady, de ma part, lui demander l'*Imitation de Jésus-Christ* (Préface de ce Tabarin de Dumas) et où il en est de ses publications?...

Bien des choses aux amis.

J'ai eu ici deux jours d'un temps royal, mais, à présent, ce sont des pluies — superbes de caractère dans ce pays d'Ouest fait pour elles — mais pour moi contrariantes parce qu'elles m'empêchent d'aller *rendre mes devoirs* comme dit le vénérable Prud'homme — à Madame ma *mère*, la Mer!

Quand vous m'écrirez, envoyez-moi votre numéro. Je vous envoie mes lettres au hasard, mais vous êtes tellement l'ornement de la rue Rousselet que le facteur doit le savoir.

Si c'était une factrice, je n'en douterais pas.

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly.

XXV

Hôtel de Grandval-Caligny,
mercredi, 20 juillet 75.

Mon cher monsieur Bloy,

J'ai reçu votre lettre et le journal. La lettre m'a fait un grand plaisir, et comme j'écrivais à Mme L... pour un envoi d'encres (je suis complètement désemparé ici), je l'ai priée de vous le dire, de ma part.

Et puisque le nom de Mme L... me vient, allez lui dire de ma part aussi une chose que j'ai oubliée, — c'est de me mettre dans le petit paquet d'encres que je lui demande deux boîtes de pommade *rose* (de Bardet) pour les lèvres. — Tout ce qu'il y a de plus frais.

Ceci n'est point pour moi, mais pour une jeune demoiselle dont les lèvres *trop oisives*

(du moins je cherche à le lui persuader) ont l'aridité du désert, où personne ne passe. Que je sois du moins la colophane de ce violon de bois de rose dont je ne joue pas!

J'attends la lettre du Frédégondien, mais je ne le gronde pas d'être lent à l'écrire, je sais ses occupations; qu'il se hâte pourtant. Je suis curieux de savoir comment l'idée lui est venue d'aller chez M. de Coulanges et les détails de leur entrevue.

Je ne blâme nullement ce coup de tête qui est un coup de cœur pour moi. D'ailleurs, il a réussi. Je ferai tout ce que vous voudrez, — quand j'aurai reçu des nouvelles de M. de Coulanges, — pour vous le rendre favorable et utile. Comptez là-dessus.

Ah! j'ai oublié de vous dire en commençant ma lettre, que l'article est *absolument* bien corrigé et que je n'ai pas l'ombre d'une virgule oubliée à vous reprocher.

Je suis content de vous voir vous ancrer chez Astruc. S'il n'est pas parti (et il ne l'est pas d'après votre lettre), dites-lui donc qu'il

a une lettre de moi qu'on a dû lui renvoyer de son ancien logement et qu'il me réponde à cette lettre.

Vous parlez de Belgique. Le voyage d'Espagne est donc tombé à vau-l'eau... dans le Guadalquivir! Tant mieux! Mais, soit qu'il aille à l'Orient ou à l'Occident, qu'il m'écrive. Quant à l'article que me demande sa femme, je vais me plonger dans cette mer de papiers qui inonde mes placards et je lui rapporterai la perle... de l'éloge de son mari.

Je vous demande pardon de vous envoyer cette lettre sur papier taché, mais je n'ai pas le courage de la recommencer.

Tout à vous.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

Je ne vois ici que mes deux journaux. Le *Figaro* est si bête, — et si odieux dans son indifférence pour moi, — que je n'ai pas pris d'abonnement ici comme j'en prenais les autres années. Donc, veillez aux Nouveautés.

XXVI

Vendredi, 30 juillet 1875.
Valognes, hôtel Grandval-Caligny.

Mon cher monsieur Bloy,

Vous recevrez cette lettre, dans laquelle j'enferme ce que vous me demandez, dimanche matin. Comme c'est pour dimanche, me mandez-vous, que vous avez besoin de la chose, je ne vous ai pas écrit plus tôt.

Parce que, — je faisais mon article!

Il vous attend dans les mains du mamelouck Ali. *Ali* et *Allez-y!* O calembredaine! Je l'ai envoyé hier et avant-hier, en deux paquets (tiens, je vous écris comme si c'était demain!). Il ne me reste plus à envoyer — par le même ordinaire que ceci — que le paragraphe V, et vous le trouverez imprimé

avec les autres, dimanche, à l'heure où vous irez corriger, accompagné de mon fidèle Frédégondien.

Sans la circonstance de la chose enfermée ici, c'est à ses deux yeux (de mes *quatre yeux*) que j'aurais écrit de cette fois. J'aurais répondu à sa lettre et lui aurais envoyé celle pour le conservateur de la Bibliothèque. Il l'aura dans quelques jours, dès que mon article aura paru.

Mais avant, *nada!* qui veut dire : *rien!*

L'article qu'il faut aller corriger de suite, — *de suite !!* — DE SUITE ! ! ! — est dans un autre ton que celui sur Fustel de Coulanges qui est un futé. J'ai la prétention *alcibiadesquement* littéraire de pouvoir chanter dans tous les tons. J'ai fait du *si* mineur en l'honneur de Mme Geoffrin, une vieille brûlée pour laquelle j'ai brûlé de l'encens sous le nez, qui va être bien étonné, de de Mouy-le-Mou.

Il m'avait envoyé son livre, et, s'il n'avait pas été du *Constitutionnel* comme moi, je crois que je lui aurais fait passer un mauvais mo-

ment, à ce de Mouy, le *mou*... de veau!

Vous avez si bien corrigé la dernière fois que je n'ai qu'à vous dire : Faites de même, ne vous relâchez *mie* de bien faire. Que la chaleur accablante ne vous fasse pas voir les fautes d'impression dans la buée de votre sueur tombant de votre front redoutable! Avisez-les bien, morbleu! et ne les manquez pas.

Ah!!

Vous n'avez donc pas dit à Mad^e^ Lebr... de m'envoyer ces deux petites boîtes de confitures pour des lèvres qui pourraient me damner les miennes... et que je vous avais tant recommandées?... Est-ce qu'à la poste on ne prend pas ces petites boîtes?... Les lèvres en question les attendent avec une ardeur *desséchante* et *desséchée*. On ne doit jamais faire attendre des lèvres, mais vous êtes si dévot que, dans une plaisanterie dévotieuse, vous êtes bien capable de me jouer le pieux mauvais tour d'oublier cette commission trop profane pour votre vertu...

Interrompue et reprise, le lendemain.

Je viens de voir les lèvres furieuses, sonores, criantes, comme le bec croisé d'un rouge-gorge ou d'un perroquet, contre moi !

Malheureusement, elles ne becquètent pas, et, cependant, quelques coups de ce bec-là m'auraient bien arrangé !

Sérieusement, mon cher monsieur Bloy, priez Mad^e^ Lebr... de faire partir ces deux petites boîtes de rien du tout. J'en saurai gré à votre vertu.

Vous me direz votre avis sur ma *Geoffrinade* et n'attendez pas (oyez ceci !) à m'écrire que *l'article est bien et dûment corrigé*, n'attendez pas qu'il ait paru ! Vous ou le Frédégondien écrivez-moi pour que je jouisse en paix de mes roses et des rayons de ce soleil qui nous inonde ! Je suis toujours *Lord Anxious*. N'ombrez pas d'encre — de l'encre des fautes faites dans mes articles — la nature étincelante et lumineuse que j'ai sous les yeux. Écrivez-moi demain, entre vespres et complies, et que votre lettre, partie

le soir, m'atteigne lundi avant mon départ pour Colomby, où je vais.

Et sur ce, *priez pour moi*, comme dit la bonne femme de l'Église.

Votre

Jules BARBEY D'AUREVILLY,

toujours *Lord Anxious*.

XXVII

Valognes, vendredi, 27 août 75,
hôtel Grandval-Caligny.

Monsieur Léon Bloy, mon ami!

Voilà la chose faite. Les feuillets 5 et 6 partent avec cette lettre, à l'adresse d'Ali !

Vous avez dû lire, ce matin, ce que j'écrivais hier au Frédégondien, si Monsieur votre portier a daigné lui remettre ma lettre.

Avec ses inexactitudes, ce pipelet-là me fait passer des frissons dans le dos.

Il y a du mouvement d'idées dans l'article que vous allez corriger, — il faut qu'il paraisse mardi, parce que c'est le *dernier jour du mois*, — mais la *forme* a été si brusquement élaborée que je crains qu'elle ne soit pas au niveau du *fond*. Je n'en sais rien pour-

tant; je suis trop près de ce que j'ai fait. Je ne vais pas recommencer mes éternelles recommandations d'exactitude et de soin. A cet égard, le Frédégondien et vous, vous m'avez cardé un matelas, et si je ne dors point tranquille dessus, c'est ma faute.

Je tâche d'écrire le plus lisiblement que je peux. Cependant, dans la peur, verte ou bleue, comme mes encres, de ne pas faire lisibles mes surcharges, lisez au feuillet 2 :

Sut lui paver la voie Appienne de sa grandeur future.

A la page 1re, il faut lire ainsi :

Le moindre grimaud, sans mandat et sans autorité, ou la moindre grimaude, — car nous avons vu des femmes, etc., etc., comme sur la copie.

C'est là tout. Je m'abandonne à vous pour le reste, vous êtes un caporal intelligent.

Je croyais hier pouvoir causer un peu dans cette lettre, mais le temps m'échappe et fuit. Nous mangeons toujours du feu, ici. Infernale nourriture !

Cela dispose peu à la correspondance. Adieu donc ! Je vais *freluqueter* dans la ville avec d'autres *freluquettes* comme moi. Je vous écrirai mardi, si je ne vous arrive pas le soir, — le jour même de mon article !

Bonjour à TOUS !

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

Ah ! je viens de vérifier. Il faut deux *nn* à *sermonnaire*.

XXVIII

Valognes, dimanche, 29 août 75,
hôtel Grandval.

Mon cher monsieur Bloy, mon ami!

Je viens de vous envoyer un télégramme. Je pense que vous l'aurez compris. Vous n'êtes pas qu'un caporal intelligent. Vous êtes *deux* caporaux intelligents! Le Frédégondien est là. Ce que l'un ne verrait pas, l'autre le verrait.

En ruminant mon article, quand il a été parti, j'ai craint d'avoir fait une erreur historique. J'ai dit, je crois, que Grégoire VII, *à* PLUSIEURS SIÈCLES *de distance*, *sut paver à Innocent III la voie Appienne de sa grandeur*. Or, il n'y a pas *plusieurs* siècles de Grégoire VII à Innocent III. Grégoire VII (l'encre rouge est bue par ce sacré papier qui l'aime

comme moi, sans doute, mais je ne la bois pas, — cela m'impatiente et j'en change!), Grégoire VII est de 1073 et Innocent de 1198, ce qui ne fait pas plusieurs siècles, comme *je crois l'avoir dit*, et voilà pourquoi je vous ai envoyé la correction d'*un siècle et demi* par télégramme.

Vous aurez, je pense, bien vu à quel endroit de l'article il fallait reporter la correction. Ces chiens de télégrammes vous forcent à pelotonner votre pensée en vingt mots. Je n'ai pu vous indiquer la page de l'article, mais je crois que la *modification-nette* à introduire est vers la fin du feuillet 2.

Si vous n'avez pas compris le télégramme (il faut tout prévoir; la confiance, fille charmante d'ailleurs, est quelquefois une sotte, comme bien des filles charmantes), ma lettre, que vous recevrez demain, à huit heures du matin, vous éclairera, et vous aurez le temps, à midi, en passant au *Constitutionnel*, qui est sur le chemin de votre administration, d'y entrer et de faire la lilliputienne correction

nécessaire, puisque le journal est en *morasse* jusqu'à deux heures. Ça ne demandera, ni à vous, ni à Ali, beaucoup de temps, — cette imperceptibilité !

Pendant que je vous écris *cette inquiétude*, je reçois *le Gaulois* du Frédégondien, car, sur la bande, je reconnais son écriture. Dites-lui que je le remercie. Fervacques est un ami dans votre genre à vous, les trois ou quatre sur lesquels je m'appuie.

Je voudrais bien lui rendre son souvenir (à Fervacques), mais sa *Madame Le Bailly* est trop mauvaise pour que j'en puisse parler de manière à lui faire plaisir. C'est du feuilleton pour battre monnaie et pour la battre vite. C'est du feuilleton contre ses créanciers, — du talent jeté par les fenêtres, comme il y a peut-être jeté son argent. Qui travaille à la vapeur s'en va en vapeur !

Poussez le dévouement jusqu'à m'écrire un mot dans lequel vous me diriez si Astruc est revenu de Bruxelles, et répétez-moi son numéro que j'ai perdu. Vous pouvez, lundi,

m'écrire avant l'heure de la poste, et je recevrais ce mot-là, mardi matin, avec mon journal et mon article, si je ne suis pas en wagon, volant vers Paris !

Je vous ai dit dans ma lettre de samedi que je partirais peut-être ce jour-là, mais le temps, qui va se désarmer de ses chaleurs terribles sous les influences voluptueusement automnales de septembre, me tente diablement et pourrait me faire rester encore une quinzaine de jours ici :

Dans la ville adorée,
Sarcophage pour moi des premiers souvenirs!

Je suis triste déjà de mon départ. Je suis une plante tellement grimpante, et qui se visse tellement aux choses, pour peu que j'aie vécu avec elles seulement deux jours, que je me déchire jusqu'aux racines de m'en arracher. Cette abominable faculté d'adhérence m'a toujours fait beaucoup souffrir et me rend tous les départs quelconques insupportables. Ah ! si on pouvait voyager sans partir !

D'ailleurs, je n'ai rien de pressant qui me rappelle à Paris, ma grande affaire avec Palmé ne vient qu'ès premiers jours d'octobre. D'ici là, rien et personne, si les Astruc ne sont pas à Paris. Le Frédégondien dit que les H... sont à Lyon.

Ici, j'ai la mer, à laquelle je n'ai pas pu aller par les soleils qu'il a fait et qui vous cuisaient et qui vous auraient mis au court-bouillon dans votre bain. J'ai la mer superbe et grandiose, à l'équinoxe plus que jamais, et, comme tout, dans cet ouest, plus belle à l'automne.

Telle ma raison pour rester. Je ne perds pas mon temps. J'engrange de la poésie.

Cependant, malgré ces considérations très-puissantes sur moi, je vous l'avoue, il n'est pas dit que je ne partirai pas.

Parlez de moi à Mme Lebr... Si je ne partais pas mardi, je lui écrirais.

Tout à vous.

Jules B. D'AUREVILLY.

XXIX

Valognes, 31 août 75,
hôtel Grandval-Caligny.

Monsieur Léon Bloy, mon ami,

Eh bien, c'est bien ! N'est-ce pas l'*absolu* de l'éloge?... Il y avait trente-neuf fautes. Je vous remercie trente-neuf fois.

L'article est sans péché, ce que nul de nous ne peut se vanter d'être. Je suis très-content de nous voir si purs. Cela me change, moi !... Vous, c'est différent ! Vous êtes au blanc forcé de la dévotion la plus haute, mais moi, j'ai autant de taches qu'Arlequin a de losanges à son habit.

En fait de péchés et de taches, je suis constellé, comme un léopard. Je suis un magnifique léopard !

Laissons ma pelure. Je vous écris, comme vous me le demandez, ce qui prouve que je suis très-content de vous, car écrire des lettres (cet amour d'autrefois) me jugule.

Vous le voyez, puisque j'écris, je ne pars pas. Oui, je reste encore une vingtaine de jours. Dites-le de ma part à Mme Lebr..., à qui je vais écrire à mon retour de Carteret, où je m'en vais, pas plus tard qu'après-demain. Le temps est superbe et m'appelle au bord de cette mer, que vous ne connaissez pas, malheureux!

Charles Nodier! un fantaisiste, mais un *charmeur*. Ils en sont tous fous à son époque, même Balzac, si au-dessus de lui et de tous, mais qui a été parfois charmé par ses inférieurs, — comme on peut l'être par une servante ou par un esclave.

Il l'a été par Mme Sand, ce grand homme, et c'est mon désespoir! La consolation est ceci (Faites bien attention!) :

Il y a la moitié de nous dans le charme qu'on exerce sur nous.

Et cela coupe le poil à Circé !

Astruc vient de m'écrire et il part. Dites à sa femme que je lui écrirai. Je fais un petit signe à mon buste.

On vient chercher ma lettre. L'heure nous étrangle dans son tourniquet. Adieu.

J. Barbe... d'Aur...

XXX

Vendredi, 10 septembre 1875.

Mon cher monsieur Bloy, carte pour carte.

J'ai reçu ce que vous savez et je vous écrirai là-dessus au long dès que j'aurai une minute. *Le talent y est.*

Je n'ai pas pu faire le *Gustave*, mais je me suis jeté dans le *Denis*. Aujourd'hui, j'envoie les quatre feuillets au mamelouck, et il recevra le cinquième dimanche matin.

Vous pourrez donc corriger à midi, messieurs Léon et Georges ! J'ai reçu tard, mais je ne vous fais aucun reproche. Vous n'en méritez pas. Ma dépêche n'est partie mardi, que parce que j'étais absent — au bord de la mer. *Vigila, dilectissime et ora pro me et labora.*

J. B. D'AUREVILLY.

XXXI

Samedi, 11 septembre 1875,
hôtel Grandval-Caligny.

Mon cher monsieur Bloy,

Je vous ai écrit hier par carte et j'espère que le gouffre de la poste ne l'aura pas gardée dans ses profondeurs.

Mais, comme je crois toujours à ce qu'il y a de pis, délicieuse disposition de ma sacrée âme, je vous écris ce mot, en faisant partir les feuillets cinq et six à l'adresse d'Ali pour que vous alliez corriger demain à midi.

Demain, *dimanche*, *à midi !!*

Attention aux surcharges ! Il y en a une après le mot de *Justine* qu'il faut arranger ainsi : — un tiret — *de ce siècle*, *dont lui*,

Diderot, l'auteur des BIJOUX INDISCRETS, *augmenta, autant qu'il le put, l'impureté !*

Et au dernier feuillet que j'envoie, lisez bien : *Sort de la boue de ce matérialisme dans laquelle il s'est enfoncé, ce lion ! jusqu'à la crinière.*

Voilà tout, mettez vos *caliborgnettes*, comme on dit ici, vous et Georges Landry, et pouillez-moi mon article. Tuez mes fautes, Caramba ! comme vous tueriez des morpions.

J'ai du monde chez moi et ne puis écrire un mot de plus.

Mais je vous promets une bonne lettre sur *la Méduse-Astruc.*

A vous,

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

XXXII

Valognes, 15 septembre 75,
hôtel Grandval-Caligny.

Mon cher monsieur Bloy,

Je déteste d'écrire de longues lettres et vous m'y forcez, puisque vous tenez à avoir *toute mon impression* sur votre *Méduse-Astruc*. Je prends donc mon courage à deux mains pour vous la donner parce que je tiens à vous faire *plaisir* et, qui sait? peut-être *utilité*.

Ce que j'ai à vous dire vous replantera peut-être au travail d'où vous vous êtes beaucoup trop déraciné. Si mon impression était telle que vous la craignez, car il paraît que vous avez été mordu du chien enragé de l'inquiétude, — comme moi, qui suis l'Actéon

de ce chien aux mille gueules, — si mon opinion sur votre *Méduse* vous était défavorable (que ceci vous rassure !), je n'éprouverais pas le petit embarras que j'éprouve, car j'en éprouve un, pourquoi vous le cacher ?... Je serais juste et brutal, au besoin, en toute sécurité.

Mais votre *Méduse-Astruc* parle de moi en de tels termes, qu'en disant le bien que j'en pense j'ai l'air, un peu, comme disait spirituellement mon père, de *me prendre par la main pour me reconduire* et de vous payer en éloges ceux que vous avez faits de moi.

Je tâcherai pourtant de me mettre au-dessus de cela. Votre *interprétation* du buste d'Astruc est une poésie sur une autre poésie. A propos de ce *buste*, vous avez fait une *statue* ou, plutôt, vous en avez fait *deux*, la sienne et la mienne, — énormes toutes deux. Vous avez travaillé dans le colossal. Et voilà le *hic !*

C'est votre manière de voir, je le sais bien, que de voir énorme. C'est la nature même de votre esprit que de voir grand, quand ce ne

serait pas moi que vous regarderiez ou Astruc, à propos de moi. En bien comme en mal, vos yeux grandissent et grossissent l'objet. C'est la qualité et le *défaut* aussi des poètes, — le dos et la paume de leur puissante main.

Vos amis qui ont senti ce qu'il y avait de beau dans votre *Méduse* y ont (me dites-vous) trouvé *trop d'enthousiasme*. Il n'y a jamais trop d'enthousiasme dans une œuvre et dans une œuvre comme la vôtre (qui est de la poésie en prose, un *rhythme oublié*). Mais, en disant cela, ils avaient conscience, — conscience obscure, — du manque de proportion qu'il y a entre votre manière de *concevoir* et de *rendre* les deux modèles que vous avez *sculptés* à votre tour et la réalité de ces deux modèles, qu'en mon âme et conscience vous avez faits trop grands.

Et si grands, mon cher monsieur Bloy, que si votre *Méduse* faite pour l'*intimité* l'avait été pour la *publicité*, je me serais opposé, pour ma part, à sa publication.

A de pareilles *colossalités*, il faut les pers-

pectives que la mort creuse derrière les hommes qui ne sont plus. C'est trop monumental pour la vie. Il ne faut pas mettre dans le plain-pied de la vie les choses d'outre-tombe. C'est un anachronisme terrible.

Le tombeau de Jules II par Michel-Ange (vous le voyez, je ne rapetisse personne) était trop grand lorsque Jules II vivait. Il n'a trouvé sa proportion juste qu'après sa mort, et le buste d'Astruc ne la trouvera qu'après la mienne.

Cette réserve faite, mon cher monsieur Bloy, je n'ai plus que des éloges à vous donner, et des compliments à vous adresser. Vous vous êtes mis en friche depuis quelque temps, mais, comme les bons terrains, vous avez donné plus que je n'aurais cru, quoique les difficultés d'écrire dont vous me parlez aient été affreuses et que vous vous soyez fait, intellectuellement, pour accoucher de ceci, l'*opération césarienne*.

Ah ! ne vous épouvantez pas de cela ! Il faut beaucoup s'ensanglanter le flanc pour

produire *chose qui soit César !...* et il y a réellement des qualités *césariennes* dans ce que vous avez écrit, c'est-à-dire, des qualités d'un ordre tout à fait supérieur.

Je ne puis citer tout ce que j'ai remarqué d'incontestablement beau, dans une lettre, mais je mettrai, à la marge que vous avez laissée pour mes observations, les flèches du Sagittaire, à chaque endroit qui m'aura frappé, comme cela ↓ et non pas comme ceci ⟹→ la pointe retournée contre vous, car mes flèches, pour vous, n'ont pas de pointe... Je ferai cela prochainement, en relisant...

Comme, aujourd'hui, je ne me permets pas le détail et que je vous juge seulement d'ensemble, je ne procède que par traits généraux et qui vous résument.

Ce qui vous distingue, mon cher monsieur Bloy, c'est qu'emphatique (et je prends ce mot dans son sens le meilleur et le plus élevé), vous n'êtes jamais creux. Sous l'image toujours pompeuse, il y a *toujours* de la pen-

sée *ou* du sentiment. Vous avez l'imagination sérieuse et forte, et, si elle se monte, *facilement terrible.*

Votre talent a des sourcils noirs, qui se hérissent par moments, comme la moustache d'Ali Pacha, quand il était en colère, mais qui ne changent pas de couleur, comme elle en changeait, cette fabuleuse moustache, car votre couleur est (et peut-être un peu trop) *uniforme.* Vous êtes monotone, comme les sérieux et les profonds. Je vous voudrais plus de variété.

Une chose diablement rare et que vous avez, par exemple, au plus haut degré, c'est la solennité, la solennité *sans la déclamation* qui en est l'écueil. Vous avez la solennité d'Edgar Poe que Baudelaire admirait tant (je parle de cette solennité) et sa puissance d'épithète. C'est naturel, en vous, car je ne pense pas que vous ayez beaucoup *étudié* ou *aimé* Poe, ce qui est la même chose.

Ce que vous avez encore et ce qu'on ne peut trop admirer dans un homme de votre froide

génération, — de cette génération à ventre de grenouille, dont j'ai le bonheur de n'être pas, — c'est l'enthousiasme, la faculté qu'adorait Mme de Staël. Vous l'avez profond, embrasé, *continu*, sans flammes éparses, mais plus concentré que s'il s'en allait par flammes, mais mouvant comme le feu du soleil, dans son orbe, ce fourmillement brûlant qui le fait astre, même quand il n'a pas ses rayons !...

Vous avez cela, mon cher monsieur Bloy, et vous ne vous en serviriez pas !! Vous laisseriez tout cela se dessécher, comme l'eau des citernes ! Vous ne développeriez pas les facultés qui sont en vous et que je vous atteste, *sur mon honneur de critique*, parce que vous avez rencontré, à l'entrée de votre vie, M. Veuillot, qui vous a tout promis pour ne vous rien tenir et à qui vous ne ferez pas, j'espère, l'honneur de croire qu'il est l'ange ou l'archange que Dieu a mis, un glaive en main, pour en chasser ceux qui ont du talent, à la porte de la littérature, quoique, sacré

n de tonnerre! ce ne soit pas un paradis!!!
Tenez, après votre *Méduse-Astruc*, si vous
vous mettez pas courageusement et allé-
ment à la besogne, je me brouille avec
ıs.

Vous le voyez, j'arrive, sans m'en aper-
oir, à la quatrième page de ce papier à
res, et je vais être obligé d'ajouter une
quième de *supplément*, comme disent
ssieurs les journaux.

Et puisque ce mot détesté de journaux s'en
nt sous ma plume, passez donc au *Consti-
ionnel* et demandez à mon ami Azambre
vous donner pour moi ou de faire partir
4 numéros de mon dernier article. Il
très-bien corrigé, *moins un mot*. Mais le
t de votre correction ne fait pas faute.
a un sens et peut-être vaut-il mieux
e le mien. Quant au *Maître Cube*, c'était
n MAITRE CUBE et non pas *Mètre*. Vos
tincts, au Frédégondien et à vous, vous ont
n avertis...

J'ai à peine le courage de finir cette page.

Il fait un temps ici à vous arracher à l'horreur des écritoires pour vous rouler dans les campagnes, dans l'air et la lumière, comme une caille enivrée! Les équinoxes commencent à souffler, et nous allons avoir les grandes marées de septembre. Or, vous comprenez que je me dois à ces écumes qui ont frangé mon berceau, et dans lesquelles j'irai, sous quelques jours, raviver mes souvenirs et mes sensations.

Je ne serai donc à Paris que dans les premiers jours (sans date) d'octobre. Vous pouvez le dire à Mme Astruc, dont le mari m'impatiente grandement avec sa manie espagnole.

Les Coppée doivent être à Paris ; faites-moi le plaisir d'aller le savoir et de me le dire. Je n'entends plus parler de M. Nicolardot. Le malheureux serait-il plus malade?

Dites de ma part à Lacroix, faubourg Montmartre, 13, de m'envoyer *la Pornocratie* et le dernier volume de la *Correspondance de Proudhon*, ou prenez-les chez

lui, ce qui serait plus sûr, pour me les envoyer. Passez, samedi prochain, au *Constitu...* et voyez le mamelouck. J'aurai peut-être un article sur le *Gustave-Adolphe*. J'ai des articles en arrière et à rattraper, et, si j'étais sage, j'en aurais certainement un, ce jour-là, mais le temps qu'il fait, — des orgies de soleil, — et ce pays-ci m'affolent, et je vis comme Florine (dans *le Méchant*) :

Selon l'amant du jour et la couleur du temps!

L'amant du jour, c'est le soleil, et je vous jure que c'est un fameux Antinoüs!

Tout à vous,

J. Barbey d'Aurevilly.

XXXIII

Valognes, samedi, 18 septembre 7
hôtel Grandval-Caligny.

Vécy mes *sagettes*.

Qu'elles vous *pénètrent de courage* et qu'au lieu de la mort et de la souffrance, elles vous donnent la vie!...

Que je vous relève le cœur et la *foi en vous*, comme j'ai eu le bonheur de les relever à Guérin!

Vous irez donc tantôt chez Mme Astruc. *Tantôt*, pour parler comme *demain*. Elle ne doit pas être inquiète, puisqu'il est certain que j'arriverai avant qu'elle ne parte, si elle ne doit partir (comme vous me le mandez) que dans un mois.

Du reste, Astruc et elle me donnent une

humeur massacrante, de s'en aller, car, une fois partis, ils resteront tout l'hiver, je n'en doute pas, dans leur damnée et damnante Espagne.

La traîtresse chose que les intimités! On s'appuie bêtement sur ces roseaux qui semblent des chênes et... Brrrr! il n'y a plus rien! Il n'y a pas même de tronçon pour vous percer la main!

Au moins, ce serait cela! Messieurs les intérêts se fichent bien de Mesdames les amitiés.

J'écrirais à Mme Astruc si son numéro était sous ma main. Mais, ici, c'est l'antre de la Sibylle, une confusion de feuilles volantes! Redonnez-moi-le, ce numéro.

J'oublie les chiffres comme d'autres oublient leurs amis... Mais je ne dis pas cela pour vous, car je suis très-content de vous.

J'ai reçu, à l'instant même, les livres de Lacroix. Vous faites les choses comme je vous le dis... C'est excellent pour moi qui ne fais cas que de la régularité, de l'exactitude, de

la *solidité* dans la vie et dans les relations des hommes.

Je vous en sais d'autant plus de gré que, de nature, je vous sais un flâneur, un rêveur et, par conséquent, un paresseux.

Ce n'est pas moi, du reste, qui suis en droit de vous le reprocher aujourd'hui. Ce pays-ci est ma Capoue. Ce pays-ci et surtout ce temps-ci! Je n'en ai jamais vu de pareil. Des fleuves de cobalt, d'écarlate et d'or sur nos têtes!!!

J'ai écrit à Mme Lebr..., ce matin, et je lui dis — ce qui est la vérité — que, dès sept heures du matin, ce pays-ci m'a comme fait boire du vin de Champagne, et que, non pas mes jambes, mais mon cœur — ce qui m'en reste — titube en moi, comme si j'étais gris...

Vous serez allé vers Ali — en vain. Je n'ai rien fait ni pu rien faire. Toujours ce diable de pays et de temps! Mais je n'ai pas besoin de vous avertir davantage que, samedi, il y aura un article sur le *Gustave-Adolphe*, que vous pourrez corriger.

Nicolardot vient de m'écrire. M. Lal... m'a écrit aussi, et je tâcherai de lui répondre demain, à ce charmant *chargé d'affaires*, et de lui envoyer la lettre de créance qui impatiente son amitié. Dites-lui que je suis reconnaissant de son impatience.

Adieu, tous les jeunes amis de là-bas ! Ai-je besoin de les nommer ? Que le Frédégondien me dise si H... est en Italie, car, s'il y est, je n'ai pas besoin de lui écrire la lettre que je lui dois, et, une économie de lettres, c'est la seule économie que je comprends !

A vous, malgré les *brouillons*.

J. Barbey d'Aurevilly.

XXXIV

Valognes, vendredi, 24 septembre 75,
VI heures du soir.

Mon cher monsieur Bloy,

Je vous *lance* ceci, après avoir *lancé* mon article à la poste. Je suis le Sagittaire toujours.

Le dernier paragraphe de cet article (*Gustave-Adolphe*) partira demain et arrivera à Paris, comme la dernière fois, dimanche matin.

Donc, à midi, *aux armes !*

Nous sommes écrasés d'un tel accablement de chaleur de plomb fondu, mes sacrés nerfs sont tellement renversés que je ne sais pas ce que vaut cet article. La fatigue, l'alourdissement s'y font peut-être sentir, je suis incapable de me juger.

Lisez bien, après ces mots qui finissent la page 5 :

« *La guerre de Trente Ans va peut-être recommencer.*

« Chose frappante ! Elle va peut-être recommencer dans les mêmes termes qu'autrefois, entre catholiques qui ne sont plus catholiques et protestants qui ne sont plus protestants, mais qui vivent pourtant sous ces deux dénominations, représentant des choses éternelles, etc. » (*Sic.*)

J'espère que vous me corrigerez bien aux surcharges.

Je suis incapable de continuer, tant je suis brisé !

Votre

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

J'écrirai demain encore. Votre projet me paraît bon *puisque l'idée vous en est venue.*

Il faut, *en choses d'intelligence*, faire toujours ce qui plaît.

XXXV

Valognes, samedi, 25 septembre,
hôtel Grandval-Caligny.

Monsieur Léon Bloy, mon ami,

Je vous ai écrit hier dans un état, sans nom, de furie contre les moindres obstacles, d'agacement aigu et suraigu des nerfs ; *brief*, de démoralisation violente et complète. Il fait ici des orages qui n'éclatent pas. J'avais porté et senti la foudre toute la journée et le paratonnerre fléchissait prêt à se rompre, sous un poids immense d'électricité.

Je ne voyais plus rien, ni mon article que je venais d'écrire, ni ma lettre que je vous écrivais pour vous supplier, vous, mon *nettoyeur de bêtises*, de veiller sur ce misérable article, *fait d'ahan*, et pour vous prier de le lire et de le corriger, à *mon honneur*.

A l'honneur de votre Sagittaire qui a hérissé de ses flèches cet eunuque de de Parieu, lequel a si bien ou si mal raté le beau sujet qu'il avait *sous* lui.

Or, quand on se mêle d'être un Sagittaire implacable, il ne faut pas tremper ses flèches dans la glu des sottises qui les empêchent d'entrer, et je craignais d'avoir, à la pointe des miennes, de ces sottises-là!

Je vous ai envoyé une *clarification* d'écriture pour une phrase qui me paraissait lourde et que j'avais raturée pour la couper et l'alléger.

Je croyais tout lourd comme le temps qui pesait sur moi!

Aujourd'hui, la fin que j'envoie à Ali et que vous pourrez corriger demain, à midi (demain dimanche), me paraît plus leste. J'aime tant la fringance dans les œuvres de l'esprit!

Criblez-la de vos quatre yeux, vous et le Frédégondien. Que vos quatre yeux, l'amitié les multiplie, et en fasse les cent d'Argus,

qui n'était qu'un gardeur de vaches et qui aurait été un excellent correcteur d'épreuves! J'y ai pensé souvent.

Les noms propres, n'en faites pas des noms malpropres en les *malorthographiant*. Il y a Suède, le mot *Suède*, en surcharge dans le premier feuillet! Est-il lisible? On écrit *Waldstein* (le prince de Ligne) et *Wallenstein* (ce cuistre de de Parieu).

On écrit (je viens de m'en assurer sur la carte) *Breitenfeld*. Vous, quand vous doutez, le dictionnaire est là.

Ah! c'est le diable que toutes ces surveillances et toutes ces attentions que j'exige de vous, mais c'est le diable aussi que ma manière de sentir et que ce fourmillement de l'inquiétude! Vous seriez bien aimable de m'écrire un mot, quand vous aurez corrigé, pour me dire votre opinion *brute* (ou brutale) sur mon article, extrait de ma cervelle en bouillie dans les plus abominables conditions!

Et j'ai fini. Je vous écris ceci, souple et soulagé comme une accouchée, au milieu de

mes chats. J'en ai quatre qui jouent aux quatre coins autour de moi, et je m'en vais m'habiller pour en aller voir deux autres qui ne jouent pas aux quatre coins, mais dans les coins, avec le matou.

Votre ami qui vous miaule ses amitiés,
Jules BARBEY D'AUREVILLY.

Oui, faites le *Musée*. *Age quod volvis*, *age quod agis !*

XXXVI

Valognes, VI octobre 1875,
hôtel Grandval-Caligny.

Mon très-cher monsieur Bloy,

J'ai la faiblesse — c'est peut-être une faiblesse — de croire mon article bon (je viens de faire partir les quatre premiers feuillets) et je vous demande, parce qu'il me plaît, votre attention ordinaire, ainsi que celle du Frédégondien.

O police de mes articles, soyez pour moi la police de Venise, qu'Amelot de la Houssaye, dont j'ai connu les petites-filles ès-salons de Paris, représentait par une verge couverte d'yeux!

Soyez les yeux; ne soyez pas la verge!

Toujours le même soin des surcharges, que

je crois lisibles, mais mes croyances ne vont qu'au scepticisme, ce tourment de ma vie!

Au feuillet 2, lisez ainsi :

« Le Diable est dans les reins, disait-il profondément et spirituellement, saint Jérôme. *Diabolus est in lumbis.* »

Et deux lignes plus bas en surcharge, lisez : *Jurassien.*

« Il n'était pas de la substance de saint Jérôme, — ce Jurassien. » (*Sic.*)

Et à la fin du même feuillet, lisez bien la surcharge :

« Moine, s'il l'avait été, il n'eût eu, etc. »

Lisez bien aussi, au 3e feuillet, « fou de sciences folles ».

Vous vous en doutez peut-être, l'article est sur Proudhon, et je vous jure qu'il m'a donné du plaisir à le faire. Voilà ce que j'en puis dire de mieux.

Il faisait une pluie de Valognes qui a duré deux jours. Pas de batteries de sarrasin! J'ai battu autre chose. Mais il est des claques qui sont des caresses et, franchement, j'ai caressé

ce diable d'homme que je déteste et que j'adore.

Vous me direz ce que vous pensez de ces claques-là.

Le temps a la bonté de se remettre au beau parce que je n'ai plus qu'un feuillet à écrire. Je vais pouvoir reprendre mes pèlerinages de Childe Harold à travers les campagnes qui virent Frédégonde (ô Frédégondien!), car elle avait sa maison de campagne à une lieue d'ici, à Lieusaint.

Elle a mis son cul sur un banc de pierre de l'église de Lieusaint, ce cul que pinçait *Landry* (voir la chronique un peu polissonne, mais naïve, de Saint-Denys) et que l'*autre* Landry ne pincera pas ! J'ai bien souvent rêvé en regardant ce banc, qui troublait mes vêpres.

Avez-vous jamais abîmé votre pensée dans ce mystère : il y avait un être là, un être qui tiédissait cette pierre, et qui n'y est plus ?... Avez-vous étreint cette pensée ?...

Il y a assez dans cette goutte d'eau pour

noyer notre superbe esprit humain comme une mouche !

Ils disent ici : comme un *bibet !*

Adieu. V'là le soleil ! Je m'en vais sur la route d'Emèves où, l'autre jour, avant les pluies, les pluies de Valognes (nous disons ici *pluies de Valognes* comme on dit : *diamants de Golconde*, pour signifier tout ce qu'il y a au monde de plus beau) j'ai rencontré une fille à faire *en buste*, comme le mien. Elle en avait un magnifique, appuyé sur des hanches où le Diable était, comme dans les reins de saint Jérôme. Teint d'or, cheveux d'or, une Salomé blonde de la couleur du fond et de sa robe, elle traînait nonchalamment sa *chalette* et s'en allait, se fichant du ciel et de la terre, et tricotant les plus affreux bas.

Je vous hache cette impression. Tout à vous, en grande hâte. Je me recommande à vos prières et surtout à votre vigilante attention.

Yours.

J. Barbey d'Aurevilly.

XXXVII

Valognes, 22 octobre 75, samedi,
hôtel Grandval-Caligny.

Mon cher monsieur Léon Bloy,

J'ai écrit hier au Frédégondien, et quoique ma lettre soit pour les deux, puisque vous êtes les frères Siamois de l'amitié, j'y ajoute *ceci* — en confirmation de *cela*.

Je serai à Paris, cette semaine. J'y vais pour mon affaire Palmé. Sans cela, je n'y reviendrais pas. Je resterais ici. Je suis toujours *l'Envoûté de Valognes*. Les sorcelleries, *sans* jupes ou *avec* jupes, sont nombreuses pour moi dans ce pays aussi beau, — et peut-être plus beau sous les pluies que sous les rayons du soleil.

Il en fait une, depuis huit jours, sans discontinuer.

Cela, avec la hauteur de mes appartements est de la plus magnifique Mélancolie.

Faites comme si je ne revenais pas. Écrivez-moi un mot dès que mon article sera corrigé. Ai-je besoin de dire que je vous le recommande? Je dors sur votre épaule, ce qui vaut mieux que de dormir sur mon article.

Poignée de main à M. L... Je lui communiquerai, à mon arrivée, une note et nous coulerons à fond cette sale question du *Larousse* [1].

Tout à vous en amitié et en confiance.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

1. Le *Dictionnaire* Larousse, 1re édition, avait publié sous forme de biographie, un long article haineux et bas où Barbey d'Aurevilly était présenté non seulement comme un écrivain ridicule, mais encore et surtout comme un ecclésiastique défroqué. Le biographe avait imaginé de faire un *seul* personnage de lui et de son frère, le P. Léon d'Aurevilly, missionnaire eudiste, mort en 1876.

L'auteur de *la Vieille Maîtresse*, qui aurait pu poursuivre à outrance le *Dictionnaire*, se contenta d'une rectification dans un supplément.

XXXVIII

Samedi, 30 octobre, 1875,
hôtel Grandval.

J'écrivais au Frédégondien que dimanche (*hoc est* demain) j'entendrais la messe avec lui dans les ténèbres de la chapelle des Lazaristes, et que cela était sûr — et que cela était le destin.

Eh bien, il n'est permis à aucun homme de *faire le destin*. — Nous sommes des créatures trop passionnées pour être cet Immobile, — et nous avons cent mille destins dans la tête et le cœur qui nous font tourner comme des girouettes dans une rose des vents affolée !

Au lieu de la chapelle des Lazaristes, j'entendrai la messe sous la coupole vitrée de

l'église de Valognes. Je ne partirai pas le jour Toussaint ni le jour des Morts, et vous, catholique, vous ne me blâmerez point d'éviter le wagon ces jours de fête.

Mais le lendemain, au matin, mercredi, je pars ! Soyez chez moi le soir, vous et le Frédégondien et, nous rirons, — la meilleure chose qu'il y ait encore pour des cœurs désolés !

Je vous ferai avec plaisir, mon cher monsieur Bloy, les trente francs que vous me demandez. Si je ne vous les envoie pas aujourd'hui, c'est que j'ai à payer ici, avant de m'en aller, et que je ne puis pas me mettre tout à fait à découvert, le jour de mon départ, mais j'ai de l'argent que *seul* je peux toucher et qui m'attend à Paris. Comptez donc sur moi.

Le lendemain de mon arrivée, vous aurez vos trente francs.

Je suis tranquille pour vous, parce que votre billet n'échoit que lundi, jour férié. Vous pouvez donc mardi prévenir votre créancier et l'empêcher de faire des frais absurdes.

J'envoie devant moi mes équipages comme un prince. Ce soir, vont partir à mon adresse deux boîtes qui vont m'annoncer. Dites-le à Mme Lebr... et que je lui écrirai une dernière lettre demain.

Hier, j'ai écrit à Palmé une longue lettre détaillée sur la grande affaire qu'il est question de faire avec lui. J'espère beaucoup de cet *exposé* et je lui envoie le nom des femmes composant le volume[1]. S'il n'est pas bête, comme un millionnaire qu'il est devenu, nous avons tous deux à faire une affaire *d'or intelligent*.

Ordinairement, il ne l'est pas.

A bientôt et tout à vous et aux amis.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

1. *Les Bas-Bleus.*

1876

XXXIX

Valognes, 3 janvier 1876.

Mon cher monsieur Bloy,

Je mets pour Ali, avec cette lettre à vous, ı la poste, *simul*, — ma réclame sur la *Jeanne d'Arc* de Wallon. Elle est pressée, — mais elle est courte...

Allez la corriger *incontinent*, ô continent!

Dimanche, l'article *Beaumarchais*.

A vous.

J. B. D'A.

Bien des choses au Frédégondien.

XL

Valognes, vendredi, 8 janvier 76.

Occupations! Dissipations! Ces deux choses, mêlées par le Diable, m'empêchent, mon cher monsieur Bloy, d'envoyer au mamelouck Ali l'article sur Beaumarchais.

Je l'enverrai dans le courant de la semaine prochaine, pour de mardi en huit, mais vous serez prévenu.

Nous sommes ici blancs de neige. Le temps est dans les Prémontrés, car il n'y a qu'eux qui soient de ce blanc-là. Les Dominicains sont d'un blanc pisseux.

Nous avons un froid de loup et la bise marine — le vent de nos rivages — nous coupe la figure avec son rasoir.

Ceci me rappelle Figaro. Je viens de relire

d'enfilée le volume de Fournier, qui a eu, au moins, le mérite de me faire penser et de *circonscrire* mon admiration pour Beaumarchais. Vous verrez cela...

J'ai reçu votre lettre, ce matin. Je suis content que vous ayez cet âne de L... à étriller, dans le sens de *toiletter*. J'espère que ceci élèvera vos finances et vous mettra dans le bien-être qu'il faut pour travailler. Dans tous les cas, c'est excellent pour vous d'avoir connu Van Achter.

Oui, je suis toujours dans la résolution de revenir à la fin du mois. Mille choses à tous ceux qui, par vous, m'ont dit quelque chose.

Et à vous, mon amitié.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

P. S. Mon cher monsieur Bloy,

Allez chez mon éditeur, M. Lemerre, que je vous donne pour, je ne dirai pas *le plus* charmant, mais le SEUL charmant des éditeurs,

et demandez-lui, de ma part, un exemplaire de *l'Ensorcelée* et il vous le donnera.

Je suis sûr de lui. C'est un *faraud* Normand qui va à mon cœur.

Nous avons *beu* du même *baire*.

XLI

Hôtel Grandval-Caligny
le 15 janvier 76.

Mon cher monsieur Bloy,

Cette lettre-ci dit ce qu'une autre vous a dit. C'est qu'il y a un article de moi sur Beaumarchais au *Constitutionnel* et qui attend vos corrections.

Occupez-vous-en donc, demain dimanche, dès que vous aurez reçu cette lettre-ci.

Et d'autant plus que mon article a été envoyé sans avoir été relu. Je n'avais pas le temps de relire... S'il y avait des bévues (ce que je ne crois pas pourtant), corrigez-les.

Je ne sais pas ce que vaut cet article. Nous avons un tel temps de neige ici que j'en avais l'imagination *congelée* quand j'ai commencé

de l'écrire. Mon esprit est un frileux. Je fais pourtant des feux terribles avec des bois (couleur locale normande!), des bois de sabotier.

Il paraît, d'après ces sots journaux, que vous avez aussi vos misères de glace à Paris.

Soignez-moi mes corrections et épaulez-vous toujours du Frédégondien, pour qui sera ma première lettre.

Du reste, qui écrit à l'un écrit à l'autre.

Je vais faire Taine et, après Taine, je vous arriverai.

Je serai à Paris pour la fin du mois.

Votre

Jules Barbey d'Aurevilly.

Voici une correction que je vous envoie :

Après : « Il aimait la cour et ses femmes; c'était un aristocrate d'esprit et de mœurs. »

Vous mettrez :

« Ce n'est pas la faute de Jérémie si Jérusalem a été détruite. Beaumarchais fut un

Jérémie rieur. Il voyait la Monarchie perdue, cette Monarchie qu'il aimait et à qui il reprochait de finir par des chansons. Il aurait voulu qu'elle finît par autre chose. Elle ne le voulut pas et la Révolution en finit avec elle.

« La Révolution prit le rasoir de Figaro et en fit une guillotine. Mais est-ce la faute de celui qui, pour un autre usage, avait aiguisé le rasoir? »

(*Sic*) Surveillez !

XLII

Vendredi, 28 janvier 76.

Prévenu seulement par ce mot-ci, — de précaution, — que vous aurez, au moment où vous le recevrez, une lettre chez vous,

Et qu'Ali aura tout son article.

Donc, que vous devez dimanche passer au *Constitutionnel*, — et corriger.

Un morceau de *moi*, — l'autre morceau, qui vous attend chez vous, est plus gros.

J. Barbey d'Aurevilly.

XLIII

Valognes, vendredi, 28 janvier 76,
hôtel Grandval-Caligny.

Mon cher monsieur Bloy,

J'ai écrit rue de la Banque, j'écris rue Rousselet, et je vais être à deux endroits en même temps, comme Marie Bucaille (une sorcière d'ici), qui était, parbleu! bien Mlle Marie de la Bucaille et qui a laissé un souvenir si profond par ses sortilèges qu'on en parle encore, quoiqu'il y ait près de deux siècles qu'elle faisait ses frasques et voyageait par les airs!

J'ai envoyé *tout* l'article au mamelouck. Corrigez-le comme le dernier et je serai bien content. Il était supérieurement corrigé. Vous

n'avez pas fait claquer votre fouet, mais vous méritez, pour cet article, tous les rubans du postillon de Longjumeau à votre chapeau.

J'ai reçu la lettre du Frédégondien, qui m'a appris votre malchance dans l'affaire Van Achter. Vous donc aussi vous avez le bas-bleu dans vos roues ! Ah ! les chiennes se fourrent partout ! Vous me régalerez des détails de la chose qui est triste pour vous, mais qui, dans les détails, doit être grotesque.

Je crois bien que je vous arriverai la semaine prochaine, sans désignation précise de jour. Nous avons ici le printemps, par avancement d'hoirie. Le soleil darde sur des gazons nués de blanches gelées. C'est d'un effet charmant. Je vais sortir dans la Chasse aux Miquelets, une de mes promenades favorites !

La *Chasse aux Miquelets !* Que dites-vous de ce vestige de pied du passé, gardé dans la poussière du vieux Valognes?...

Adieu, surveillez ma chose avec les cent

yeux d'Argus dans vos deux yeux, multipliés par ceux du Frédégondien.

Votre ami,
J. BARBEY D'AUREVILLY.

J'arriverai sur Palmé comme l'éperon d'un vaisseau et je fendrai cet imbécile.

XLIV

Hôtel Grandval,
Jeudi, 3 février 1876.

Mon cher monsieur Bloy,

Je suis arrivé, hier soir, de Saint-Sauveur... J'ai trouvé l'article, sans une seule faute. (Bravo !)

Cela dit, maintenant, écoutez-moi bien.

J'ai le projet de revenir, sinon cette semaine, dans le courant de l'autre. Une circonstance, le voyage dans le Midi de mon notaire, qui y a été mandé par sa fiancée mourante (les notaires ont des fiancées, comme des personnes naturelles), m'a retardé ici. Mais je veux partir. J'ai affaire où vous êtes, et, dans quelques jours, je serai sur mon bord, rue Rousselet.

Seulement, comme je ne veux pas que mon voyage et retour à Paris me fassent perdre un article, par le fait du dérangement, envoyez-moi par la poste un livre que je puisse lire, et que je n'aie plus qu'à *écrire* ou qu'à finir l'article, lorsque j'arriverai à Paris.

Ceci — calculez — détermine assez juste l'époque de mon retour.

Il y a des livres chez moi. Priez Mme Lebr..., de ma part, de vous ouvrir ma chambre. Vous y trouverez des paquets de livres qui ont dû m'être envoyés. Choisissez là dedans ce qui vaut la peine d'être critiqué, et expédiez-le-moi, comme disent les marchands.

S'il n'y avait que de la canaillerie de livres, renseignez-vous sur le *livre du moment* qui pourrait passer sous mon couteau, — ou sous ma caresse, — et dites au libraire de vous le donner pour moi.

Faites cela dans le délai le plus court.

Je trie ici tout ce que vous me demandez : les *Nain*, les *Dix-Décembre*, et encore d'autres

Je dirai demain au Frédégondien si je le suivrai. Je lui écrirai.

Je n'ai que le temps de fermer cette lettre pour qu'elle puisse partir.

A vous.

J. Barb... d'Aur...

XLVI

Valognes, mercredi, 23 février 76,
hôtel Grandval-Caligny.

Au galop ! celle-ci, — et c'est la dernière !

Mon cher monsieur Bloy, le Grand Scripturaire,

J'ai reçu avec *ravissement* votre manuscrit des *Quarante heures*, et plus je le regarde, plus mon ravissement augmente ! Merci, merci, merci !

Je pars mardi ; — la passe que j'ai demandée à Paris et qu'on m'a envoyée porte ce jour suprême et incommutable.

Ce jour-là, paraîtra mon article de quinzaine, tombant le dernier du mois. Demain, jeudi, je l'enverrai au mamelouck.

Vous voilà donc prévenu que vous avez à corriger dimanche, et faites avec plus d'attention que la dernière fois, je vous en supplie !

Il y avait des fautes, des *suffirent* pour *suffisent*, des *Sartorius* pour *Sertorius*.

Nous avions l'air de ne pas savoir notre Corneille.

Votre belle lettre, car elle est très-belle, ne m'a pas troublé. Je ne vous reproche point votre colère contre le Chantrel. — Il y a des moments, disait le grand empereur Napoléon, où la colère est un moyen de gouvernement.

Mon article fait, j'écrirai à Palmé pour lui annoncer mon retour et pour le sommer de sa parole et lui rappeler ses intérêts.

Adieu, les élections de mon Cotentin valent un peu mieux que celles de partout. La France est centre gauche. De toutes les opinions bêtes auxquelles se rallient les partis, la France a choisi la plus bête pour s'y rallier. Le Radicalisme peut maintenant conduire les Constitutionnels à la Révolution, à grands coups de pieds dans le cul.

Je déborde de mépris, mais je ne suis pas surpris. Je connais le Prudhommisme Girondin, de vieille date...

A mardi soir. — Vous viendrez et vous m'apporterez mon article, car je partirai de Valognes avant qu'il soit arrivé.

Souvenirs à tous, affection à vous.

J. Barbey d'Aurevilly.

XLVII

Paris, 8 mars 76, mercredi.

Je dîne chez H..., mais je serai rentré à onze heures et demie...

Pour des noctambules, pour nous, c'est l'aurore... de la Nuit.

Apportez-moi les deux numéros sur Diderot, — dont j'ai besoin pour mon article, demain.

Remettez-les (si je ne suis pas là) à Mme Lebr...

Que je les trouve en rentrant.

J. B. D'A.

XLVIII

Valognes, hôtel Grandval-Caligny,
vendredi, 11 août 1876.

Monsieur Léon Bloy, mon ami,

Au moment même où je vous écris, — il est onze heures du matin, — arrive à Paris ès-mains du mamelouck mon article retardé par cette ivresse d'un pays qui me donne les sensations d'un vin de Champagne exquis, — mais diablement plus fort que le champagne, qui n'est qu'un vin de fillette. — Abrégeons cette parenthèse.

Mon article est sur le poème de mon nouvel ami, le comte du Clésieux, son *Armelle*, que vous n'avez pas lue, et qui, du moins, m'a servi à dire des choses désagréables à beaucoup de gens et à faire de la critique en

demi-cercle, — un coup d'armes que vous ne connaissez pas !

J'ai enveloppé, dans cet article, une foule de choses que j'ai rattachées au poème d'*Armelle* et que j'ai eu du plaisir à dire sur la poésie contemporaine. Je crains que l'article ne soit lourd, mais, s'il est lourd, il n'est pas vide. Lisez et jugez.

Mais corrigez-le bien surtout puisque vous m'aimez. *Qui aime bien corrige bien*, disait le Frédégondien dans sa dernière lettre. Il corrigera avec vous puisqu'il m'aime. Il sera plus brave avec les fautes d'impression qu'avec les Noémis... Il y a la différence de la faute faite à *celle qui peut en faire une*. Mais avec un Frédégondien, que Frédégonde renierait, elle ne la fera pas...

Je reviens à votre correction, soignez-la, mon cher monsieur Bloy. Vous le savez, j'ai le mal inguérissable de l'anxiété.

Occupez-vous de cela de suite. Mon article peut paraître lundi au lieu de mardi, à cause du jour de l'Assomption qui, précisément,

tombe mardi. Donc, ne vous endormez pas. J'ai quelques ratures, mais je me crois très-lisible, surtout pour vous qui avez le sens *aïgu* non pas seulement de ce que j'écris, mais de ce que je pense.

Quand j'ai douté de la lisibilité d'un mot, je l'ai toujours réécrit en surcharge. Je ne crois pas que vous puissiez laisser échapper une faute, avec toutes ces précautions.

J'écris à Palmé par le courrier qui emporte cette lettre. Je voudrais que vous puissiez paraître le 25 de ce mois : jour Saint-Louis. La Saint-Louis a toujours été pour moi un jour de fête. Fête royaliste et fête de famille, et fête à Valognes, la terre sacrée.

Votre article, s'il paraît ce jour-là, continuera la fête de mes jeunes années, et ce sera d'un bon augure pour nous deux. Je parle à Palmé de la question financière qui doit être résolue au *maximum* de ces sortes de questions, dans son journal.

J'ai pu me passer des papiers que j'avais demandés au Frédégondien sur la colonie

ouvrière de Saint-Brieux, par M. du Clésieux. J'attends impatiemment la boîte que Mme Lebr..., a dû faire partir aujourd'hui, et les livres nouveaux (le d'Héricault, par exemple) qu'elle doit renfermer.

Voyez-la, Mme Lebr... Dites-lui, de ma part, les choses les plus aimablement affectueuses et que son paquet, où elle n'aura rien oublié, j'en suis sûr, sera le bienvenu !

Écrivez-moi, vos corrections faites. Que M. Landry m'envoie mes quatre numéros. Il faut que j'en envoie un à du Clésieux. Parlez-moi de tous nos amis à qui j'adresse les plus vives cordialités, — de Fourcaud, d'Astruc, des Lacombe. Expose-t-on mon buste au pavillon de Hanovre comme c'était le projet ?... Préparez-vous quelque chose pour *le Nain jaune*, dont le premier numéro ne valait rien, mais dont le second était bon ?.. Ce Teste ne manque pas de talent. Quand M. de Fourcaud fera au *Gaulois* quelque chose dont il sera content, qu'il me l'adresse ici. Il me fera plaisir.

Je crois que je vous ai tout dit et que me voici au bout de toutes mes recommandations.

Je ne suis pas au bout de toutes mes amitiés et j'espère que je n'y serai jamais.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

XLIX

Valognes, 1876,
hôtel Grandval-Caligny.
Le jour Saint-Louis. *Vive le Roi !!!*

Mon cher monsieur Bloy, Lemamelouck a, dans ce moment, vendredi dix heures, mon article, et je vous écris pour vous dire d'aller le corriger demain. Cet article est sur le livre de M. d'Héricault, dont l'esprit est d'une virilité qui m'a fait plaisir dans ce temps de femmelettes. Voilà un homme enfin ! Talent sain et tête saine, ce qui vaut mieux encore. J'ai fait cet article avec un vif plaisir et il est bon.

Je crois, *ma foi*, qu'il est bon,
Et le *plus gros* ducaton
Ne ferait *pas* mieux mon affaire ! !

Corrigez-le avec votre amitié ordinaire. Messieurs mes Correcteurs, il faut vous dire

la vérité. Il y avait dans le Du Clésieux des *esthétiques athées* (c'est-à-dire des *doctrines* esthétiques) que vous aviez mises au masculin, comme si c'était des *messieurs* qui fussent esthétiques. Le pli de la rose pour un Sybarite comme moi ! Mais la sensation de ce pli est passée. *Allez en paix*, MAIS *ne pêchez plus !*

Je vous écris dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte sur un jardin qui sent les résédas et par une de ces brises d'ouest que je voudrais vous envoyer dans ma lettre pour vous rafraîchir dans vos atroces chaleurs de Paris.

Si mon écriture n'a pas sa fermeté ordinaire, Monsieur le Docteur *ès écritures*, la faute en est à ma chatte, Griffette-Tigrinette, qui est assise entre mes deux épaules, pendant que je vous écris, et qui *pile du poivre*, avec ses deux pattes, dans mon dos. Elle se soucie peu, la drôlesse, de la beauté des écritures, et même de tout, excepté de déjeuner. Elle a tous les vices, et je l'aime pour cela, comme Talleyrand aimait Montrond.

Eh bien, mon cher Monsieur Léon Bloy, Palmé s'est enfin exécuté ! J'ai reçu la bonne nouvelle à temps ; mais vous ne m'auriez pas écrit que je n'aurais pas fait de bêtises... Votre idée d'aller porter votre article au *Nain Jaune* ne valait rien. L'article était fait pour un livre *catholique* et des lecteurs *catholiques*, dans des intérêts *catholiques*. Le *Nain* n'est qu'un très-petit nain, en catholicisme, et puis, ce poupon n'a que deux jours et une publicité de deux jours,

D'ailleurs, je n'étais pas inquiet. Palmé qui, autrefois, ne répondait pas à mes lettres, mais qui se modifie, m'avait répondu, poste pour poste, une lettre dont j'ai été content, pour la *bonne foi du ton* qui l'anime. Il m'y disait positivement, — et s'engageait à cela, — que votre article paraîtrait en *octobre*. Il n'y parlait pas de la question de *paiement immédiat*, parce que la question n'avait pas été posée ; mais j'allais la poser, quand il l'a résolue tout seul.

Franchement, maintenant, nous n'avons

pas grand'chose à lui reprocher. Je tiens pour certain que je pétrirai cette pâte molle, et si je n'en fais pas du bronze, j'en ferai du moins quelque chose qui résistera aux mauvaises impressions que les polissons de sa revue cherchent à lui donner de nous.

Dans un temps donné, il faut s'ancrer chez Palmé et en chasser des drôles qui, pardieu, si nous nous y prenons bien, ne doivent pas être plus forts que nous !

Je vous dis là des choses raisonnables. Je ne suis guère capable que de choses raisonnables aujourd'hui. La mort atterrante de mon pauvre Fervaques a tué ma gaîté et m'a encrêpé ce pays, qui me donne des sensations de vie et de jeunesse retrouvées... Tout s'en est allé par ce trou !...

On ne sait bien la profondeur de l'affection qu'on porte à ses amis que quand ils ne sont plus. Pauvre et cher Fervaques ! Il avait le talent jeune, — et Dieu n'a pas voulu qu'il fût autre chose qu'*un jeune* dans la littérature. J'ai écrit à de Pène sur cette mort, pour avoir,

dans un article très-noble et très-profondément senti sur Fervaques, cité mon nom au-dessus du sien (celui de Fervaques) pour lui donner du relief, au nom de ce malheureux garçon qui n'a laissé que ces trois syllabes, écrites sur du fusain, et qui les aurait, s'il eût vécu, écrites sur quelque chose de plus solide.

Voilà une phrase bien lourde, — mais elle ressemble à ce que j'ai sur le cœur... Je me sens si lourd depuis la mort de Fervaques, qui ajoute au poids de celle de Sylvestre !...

Il faut pourtant revenir aux *infiniment petits* de tous les jours, et voilà pourquoi je finirai par ceci : allez corriger ma copie. Elle vous plaira. J'ai tiré les conclusions du livre de d'Héricault. Ce qu'il montre en détail, je l'ai NOMMÉ *en bloc*, et je vous jure que le bloc est du marbre ! et qu'il pèsera sur la poitrine du monstre auquel je l'ai jeté.

Dites au Frédégondien de se mettre avec vous à cette correction.

Règle : quand un mot n'est ou ne me paraît pas lisible, je l'écris deux fois. Ne vous trom-

pez pas. C'est l'*Oaristys* qu'il faut lire pour l'idylle citée d'André Chénier.

J'ai écrit très-gros MERDA pour que vous le lisiez bien, parce qu'il faut que ce nom soit dans la phrase, puisqu'il est dans l'histoire. Enfin, mon cher, ou plutôt mes chers, attention à tout !

Et écrivez ! Et écrivez !

Votre

J. BARBE.. D'AUR...

L

Valognes, hôtel Grandval,
lundi, 11 septembre 76

Je suis en retard, — et je sais pourquoi, mais ma vie de Valognes ne m'appartient pas tant que ma vie de Paris.

J'attendais des livres qui ne me sont pas venus, d'ailleurs; et j'ai été obligé de me rejeter sur le Richepin, malgré mon envie de le retarder encore pour ne pas faire tomber les poètes, coup sur coup, les uns sur les autres, comme des capucins de cartes...

Mon cher Monsieur Bloy, mon ami, le Richepin est parti hier à l'adresse du Mamelouck, auquel je dis qu'il peut le faire paraître, s'il veut, dans la semaine, ou, ce que

j'aimerais mieux, mardi de la semaine
chaine, pour ne pas déranger l'ordre é
de mes mardis.

Ayez donc la bonté de le voir de s
parce que, s'il n'attend pas à ce mardi
le faire paraître, il faut que vous corr
l'article. Encourez-vous au *Constitutionn*
que l'article ne paraisse pas, dans tou
cas, sans avoir été préalablement revisé,
rigé, *épluché* par vous.

Vous me devez des dédommagements,
cher monsieur Bloy, car, dans *le Therm*
vous avez laissé passer une abominable
de français, de la façon de l'imprimeur
m'a ôté tout le plaisir que m'aurait fait
article, sans cette ânerie. C'est sur la m
sang que n'aurait pas arrêtée Robesp
(Relire cette phrase pour votre confusioı
« *N'a point dit* (je cite de mémoire n'a
plus l'article sous les yeux ni chez moi)
point dit : tu n'iras pas plus loin, à cette
de sang, qui lui aurait DÉSOBÉIE. »

Si ce n'est cela, c'est quelque chose d'

ınstrueux que cela. Relisez, mon cher, lisez !

Et le Frédégondien qui pensait, sans doute, *Révolta-Herzégovine* et qui ne vous a pas erti que vous pensiez trop, ce jour-là, au .int Sacrement de l'autel !

Or, c'est moi qui suis la victime de vos éoccupations à tous les deux !

Vengez-vous, en m'envoyant un Richepin réprochable. J'y compte, Messieurs mes nis. Demain, j'écrirai au Frédégondien ›ur lui allonger le coup d'éperon qui l'em-ɔchera de penser à d'autres coups... pen-ınt les corrections de mes articles.

Toute cette lettre est d'affaire *articlesque.*

Si le Richepin ne paraît que mardi de la maine prochaine, vous avez, Mort-Dieu, en le temps de corriger et de vous montrer .ns péché. Mais, si cela est ainsi, prenez peine de m'écrire de suite, ne fût-ce que ɔux mots, pour me prévenir de ce que notre · ·melouck aura décidé.

S'il décidait de paraître dans la semaine,

aux armes ! et attention ! Mais écrivez toujours.

Je ne crois pas ce Richepin mauvais. De plus, je crois qu'il vous plaira par la raison que les idées religieuses qui nous sont chères à tous les deux y ont trouvé leur place. Il y a là de l'aperçu critique.

Ce garçon a un talent sympathique et chaud; mais, en le relisant, comme j'ai fait ici, dans la solitude, en dehors de la première impression, toujours troublante, j'ai trouvé des défaillances que j'ai cru devoir signaler. Vous me direz votre impression de cela. J'y tiens.

Veillez aux livres, ainsi que le Frédégondien. Si vous en trouvez qui puissent m'aller, envoyez-les-moi.

Passez chez Mme Lebr.. et dites-lui que mon projet persiste toujours de revenir à la fin du mois.

Le Nain me donne le théâtre, et Raoul Duval fonde un journal pour lequel (il m'a écrit) il me demande des *Diaboliques*. Mes intérêts m'appellent donc à Paris.

Et bon soir. Faites tout ce que je vous recommande et croyez-moi toujours votre ami, malgré les fautes d'impression.

J. BARBEY D'AUREVILLY.

Des livres! Je voudrais faire encore un article avant de m'en aller d'ici.

LI

Valognes, 27 septembre, jeudi,
hôtel Grandval.

Monsieur Bloy, mon ami, je vous préviens !

Mon article sur Stendhal part ce soir, et le Mamelouck l'aura demain matin. Donc, aux armes !

Cet article est rude. On adore une femme et on la cravache. J'ai cravaché Stendhal qui me plaît comme une femme, ou plutôt ce bêta de Colomb (qui, lui, n'est qu'un pigeon, et qui n'a pas découvert l'Amérique), lequel a livré ce papier à cigarettes à Lévy.

Ah ! ma foi ! la vérité avant tout ! Vous me direz ce que vous pensez de cette petite exécution. Vitu, dans *le Gaulois*, a fait un

article de parti, moi j'ai fait un article littéraire. Il se perd dans les feux de file des anecdotes, — qui n'apprennent rien, — moi, je mets les feux de file dans le ventre de ce livre, indigne de Stendhal et de Napoléon.

Oui, j'ai reçu la revue de Palmé. Très-content de votre article, très-content! Théologique et même profond. Je le fais lire ici, et j'ai écrit à Palmé pour qu'il m'envoie plusieurs numéros que je veux faire lire aux prêtres de ce pays qui me croient un démon, malgré mes doctrines de Séraphin.

Je rentrerai bientôt, mais j'ignore le jour encore. Quand il sera fixé, je vous l'écrirai pour que vous veniez à la gare.

Dites à Landry qu'il est par trop silencieux.

A vous,

J. Barbey d'Aurevilly.

Qu'Astruc garde, dans son atelier, mon buste jusqu'à ce que je revienne à Paris.

LII

Valognes, hôtel Grandval,
vendredi, 29 septembre 76.

Mon très-cher Monsieur Bloy,

Plus de papier. J'ai épuisé ma cargaison *never more*, et c'est un signe que j'arriverai bientôt. Mais quand ?... Une brume ici, comme en mer ! Je suis heureux de vous faire pousser les cris de retour que vous poussez. Mais le temps, qui est d'un *automnal* divin et chaud comme un été indulgent, me fait ici des jardins d'Armide.

Je trace des arabesques par tout le pays. Il y a deux jours, à Saint-Wast, à Quettehou (quel nom !), à Tattihou ! au fort de la Hougue, et je visitais, sur la mer, le champ de bataille où l'éclatant et sublime Tourville

fut battu encore moins par les Anglais que par la mer qui le retint, n'étant pas assez haute, ce jour-là, pour ses manœuvres.

J'ai vu les rochers qui *griffèrent* ses vaisseaux et les sables d'où l'on retire encore les cadavres de ses frégates.

Je veux, avant de repartir, profiter des derniers bleus du ciel pour parcourir dans tous les sens ce côté de ma péninsule.

Tout cela est du travail à ma manière. Je crois bien que je vous enverrai encore un article avant de partir.

Ici, mon cher monsieur Bloy, faites une pause et lisez ce qui suit attentivement pour vous y conformer.

Je vais vous rendre bien heureux. Je vais vous demander un service et vous mettre en rapport avec des béguines.

Écoutez-moi bien.

Il y a, je crois, dans notre faubourg Saint-Germain, un couvent du nom de Saint-Joseph, lequel, comme beaucoup de couvents, prend des pensionnaires. Allez-y. Voyez la

supérieure et demandez-lui les conditions de la pension.

Je connais une jeune fille, très comme il faut, que la présence d'une *maîtresse ancillaire* (ceci entre nous) empêche de vivre avec son père, et qui voudrait entrer là pour y vivre dignement et religieusement, mais pourtant libre, et en femme du monde. C'est ce qu'on appelle, dans le langage des couvents, « des dames en chambre ».

Donc, voici surtout ce dont vous vous informerez avec le plus de *précision* possible :

1° Le prix de la pension ; 2° le règlement de la maison. Ce à quoi les dames sont tenues.

Ainsi, par exemple, sortent-elles ? Quand et à quelles heures doivent-elles rentrer ? Peuvent-elles recevoir des hommes, dans leur intérieur?... ou bien ne les reçoivent-elles qu'au *parloir?*... Ne laissez aucune incertitude sur ces questions.

La jeune fille (vingt-sept ans), jouissant de la fortune de sa mère, serait entrée ici,

chez les Augustines ou les Bénédictines (car nous sommes ici pavés de couvents comme une ville espagnole); mais ces dames, qui prenaient des pensionnaires autrefois, n'en prennent plus, et voilà pourquoi ma demoiselle a pensé à Paris.

Si Saint-Joseph était introuvable ou qu'il n'eût pas de dames en chambres investies d'une *certaine* et *honnête* liberté, voyez un autre couvent...

Enfin, cherchez et trouvez! Voyez aux *Oiseaux*, rue de Sèvres. Mais, surtout, fixez-nous sur les questions posées plus haut.

Je vous envoie aux Béguines, parce que je suis sûr que vous ne les regarderez pas trop, par-dessous leurs coiffes. Moi, je les effrayerais, ne pouvant pas m'en empêcher.

Maintenant, je reviens à nous. Votre article est très-lu ici et trouvé très-beau. Les prêtres le distillent, à mon profit. Palmé, qui est très-bien, en ses relations avec moi, m'a envoyé six exemplaires de la Revue, mais ils courent le monde et où s'arrêteront-ils?... Cependant,

LIII

Jeudi 13 octobre 76,
hôtel Grandval.

Maître Bloy,

« Un mot suffit au sage. » Vous êtes un sage et même un saint, — il vous suffira !

Mon article part. Le Mamelouk l'aura donc demain.

J'ai la tête abasourdie par cet article fait de verve et d'enfilée, aujourd'hui même.

Il sera agréable aux de Broglie, allez !

Corrigez, corrigez, corrigez. Il y avait encore des fautes dans le dernier; mais je ne vous les reproche que pour vous dire de les éviter ! — aujourd'hui.

Prenez pour *adjutorium* le Frédégondien. Je lui écrirai demain.

Votre

J. Barbey d'Aurevilly.

LIV

Valognes, hôtel Grandval,
Jeudi 1er novembre 76.

Mon ami Bloy,

Je vous aime pour la lettre que vous m'avez écrite à Saint-Sauveur. Je vous aime pour *chaque expression* de cette lettre, que j'ai envoyée à Mme de B... pour lui montrer *combien* et *comment* vous m'aimez. Je vous aime enfin pour les prières que vous avez fait dire à Notre-Dame-des-Victoires et qui ont sauvé mon frère (encore de cette fois).

C'est à partir des *six heures* du jour que vous l'avez recommandé, qu'il a repris connaissance et que sa main a serré la mienne. C'est à partir de cette heure que le mieux s'est produit, — qu'il s'est affermi, — et qu'il s'est accru.

M. le curé de Saint-Sauveur, qui venait de l'administrer, ne croyait pas avoir le temps d'achever la cérémonie. C'est la troisième attaque de paralysie, presque toujours mortelle, celle-là; mais Léon est d'une telle vitalité que les sinapismes lui ont dégagé la tête par la force de la douleur qu'ils ont causée à cette organisation puissante, — capable, sans la paralysie, de résister à tout et de durer.

Mes impressions ont été telles que je ne veux pas vous les dire. A quoi bon?... On s'amollit toujours en racontant ses douleurs.

J'ai passé quelques jours à Saint-Sauveur, et j'en aurais passé davantage, si le mieux n'était pas allé toujours en s'affermissant. Je suis revenu ici, un peu défait par l'émotion, mais je suis comme Antée : quand je touche la terre, je rebondis.

Cependant, malgré mon rebondissement, je n'ai ni le temps, ni la possibilité de faire l'article que je devrais envoyer aujourd'hui au Mamelouck. C'est pour cela que je vous prie de le voir.

Allez à lui, au reçu de cette lettre. Dites-lui que mon frère a failli mourir, — qu'il n'est pas à Valognes et que j'ai passé tous ces jours à son chevet, que je croyais son chevet d'agonie. Revenu ici, depuis bien peu de temps, je n'ai pu que lire le volume des *Mémoires de Chasles* et écrire deux feuillets de mon article. Je vais faire les autres sans désemparer et, dès qu'ils seront prêts, je les lui expédie.

Voyez mon ami Azambre au *Constitutionnel*. Mettez-le au courant de la situation par laquelle j'ai passé et dites-lui que je lui écrirai prochainement, — avant de rentrer à Paris.

Ajoutez au Mamelouck que je serais bien aise qu'il fît paraître mon article dès qu'il le pourra, quand il l'aura reçu. Qu'il le fasse passer dans la semaine prochaine, *fut-ce hors tour*. Je vous prie de vous informer de l'arrivée de cet article, à partir de samedi prochain. Je pense que, ce jour-là, il sera fini et arrivé. Vous pourrez corriger.

Voilà tout, mon cher Bloy. Je n'ai pas le cœur à la causerie. Je n'ai pas encore ce cœur

désentortillé du linceul dans lequel j'ai failli envelopper mon frère.

Si vous voyez Nicolardot, à qui j'enverrai prochainement ce qu'il me demande, dites-lui le coup qui m'a frappé et à Mme Lebr... aussi.

Je compte aller encore une fois à Saint-Sauveur voir cette tête qui fut si éloquente et si poétique et qui ne l'est plus que par sa souffrance et par l'auréole de sainteté qui y brillait déjà, avant celle du martyre, qu'y voici !

Bien des choses à tous les amis.

Votre cœur triste,

J. Barbey d'Aurevilly.

LV

Valognes, samedi, 3 novembre 76.

Mon très-cher Monsieur Bloy,

Vous avez dû recevoir ma lettre hier et être allé voir le Mamelouck. Eh bien, — ainsi que je l'avais prévu, l'article était fini hier à quatre heures et mis à la poste pour *le Constitutionnel*. Vous l'y trouverez aujourd'hui.

Corrigez aussi bien que la dernière fois. L'article ne me fait pas l'effet d'être mauvais. Je l'ai fait avec assez d'entrain. La pensée de mon pauvre abbé dont le mieux, heureusement (on me mande cela), s'accentue chaque jour un peu, n'a pas trop plané sur mon esprit en l'écrivant. J'ai pu *me transposer* dans une autre idée que la sienne, et prendre intérêt à ce que je faisais, — la seule chose sans laquelle tout ce qu'on écrit n'est jamais bon !

Je reçois à l'instant même une double lettre des Lacombe. Voyez-les et dites-leur combien leurs témoignages d'amitié m'ont pénétré, dans l'affliction du danger de mon frère. J'ai la bonne intention de leur écrire, mais je suis terriblement occupé de bien des choses, même en dehors du travail.

Demain, je pars dès six heures du matin pour Morsalines et pour Saint-Wast. Je me rends ces côtes-ci familières pour mieux les peindre, quand je ne les verrai plus. Le passé, le souvenir, la distance étant pour moi la palette flamboyante.

S'éloigner, — *n'avoir plus*, — exaspérations qui montent mon esprit et mon cœur à leurs plus hautes puissances! Quand quelque chose baisse dans mes sensations, en présence de *qui me les donne*, — je n'ai qu'à m'éloigner, elles réaffluent toutes avec furie. J'aime plus dans l'éloignement que de près.

Jolie nature! me disait, ironiquement, l'autre jour, une femme à qui je contais cette manière d'aimer. Mes amis (dites-le aux La-

combe) ne perdent pas à ce que je les quitte. Le souvenir est ce qu'il y a de plus grand en moi. Je n'ai jamais *rien* oublié, — ni *personne*.

Je compte envoyer mes premiers équipages à Mme Lebr..., cette semaine, et partir comme samedi. Je vous préviendrai du départ. Je suis accablé de besogne, car j'ai plus de *cent* pages à faire pour mes *Bas Bleus*. Le caractère de Monnoyer n'étant pas le même que celui des *Œuvres et des Hommes*, et dévorant quelque chose comme sept lignes de plus à la page, je me trouve obligé de remplir ce gouffre. Il aurait fallu envoyer un volume des *Œuvres et des Hommes*, comme modèle, et je n'y ai point pensé.

Adieu. Corrigez avec un *microscope*. Aidez-vous du Frédégondien. Le temps est gris; mon âme aussi. Il fait bien triste dans la galerie de *Lara!*

J. B. D'A.

LVI

Valognes, 9 novembre 1876,
hôtel Grandval-Caligny.

Monsieur Léon Bloy, mon ami,

Voici une lettre, sans article. Le volume de Balzac est trop gros, et il m'est arrivé trop tard pour que je pusse faire un article, de lundi, jour de son arrivée, à jeudi, quatre heures d'après-midi. D'autant que je veux faire un article digne du sujet et plus long que mes autres articles.

J'aurais pu commencer par le *Fréron*, mais le moyen, quand on a du Balzac *inconnu* sous la main, de rester là, sans y toucher! L'esprit a ses démangeaisons autrement cuisantes que celles du corps!

J'ai donc lu, avalé, ruminé, et je rumine

encore un article, quand, pour ce volume, il en faudrait plusieurs! Il est neuf heures du matin, et je viens de finir cette masse de lettres où l'homme se montre aussi étonnant que l'écrivain.

Je me demande, moi qui fais des articles *uns* et régis par une conception qui domine tout l'article, quelle est *la face* que je dois choisir, pour la montrer, dans cette force *multiface* qui s'appelle Balzac? Je vais y penser en voiture sur la route de Saint-Sauveur, où je vais voir mon frère (sauvé par vos prières et celles de l'Archiconfrérie), avant mon départ pour Paris.

Arrivé à Saint-Sauveur, j'écrirai mon article, que j'enverrai au *Constitutionnel*, dès que je serai revenu à Valognes. Prévenez, je vous en prie, Ali. J'ai le temps de faire le *Fréron* aussi, dans le mois, et ce sera mes deux.

Mon cher dévot à Dieu et à Moi, prévenez aussi Mme Lebr... Je crois que dimanche (d'après-demain en huit), je serai rue Rous-

selet, à me roussir au feu, s'il fait à Paris le temps qu'il fait ici depuis hier. Froid sabrant, neige, papillons blancs grands comme des éventails! Voilà la journée d'hier!

Celle d'aujourd'hui aussi sabrante, mais le sabre est bleu, damasquiné d'or par le soleil. Un terrible beau temps! Mes gazons sont des tapis de diamants, sous la plus luxueuse des blanches gelées. Je n'aurai pas chaud, en passant au pont de Colomby!

Je reviens pour travailler avec la *furie balzacienne*. Ce Titan de travail me fait honte du temps que j'ai perdu à boutonner des culottes et à les déboutonner. Il me fait repentir de mon dandysme, — de ce dandysme dont votre Austérité rit!

Je crois vous avoir écrit qu'il me fallait, grâce au caractère dévorant employé par Monnoyer, cent pages en plus que ma copie de Landry. C'est là une charge à la baïonnette qu'il va falloir exécuter avec l'impétuosité de Murat ou de Ney.

En avant donc! Je ne muserai pas beau-

coup avec les amis que cela ne soit fait...

Et, à ce propos, dites au Frédégondien que je le remercie de toutes ses courses aux moûtiers où il est allé jouer de la langue pour moi, et de la prunelle.

Dites-lui que je le prie de me copier l'article sur l'*Appel aux femmes*, qui est un livre aussi *bleu* que possible et qui, par conséquent, appartient à mon écrasement d'indigo. Vous l'avez dans votre collection.

Bonjour, donc, je pars dans deux heures. J'enverrai probablement une boîte à Mme Lebr... cette semaine.

Si vous voyez le *Nicolardot* (je serais bien aise que vous le vissiez), dites-lui que, dernièrement, — depuis que mon frère est mieux et que j'ai pu penser à autre chose qu'à son danger, — je lui ai envoyé, — à lui, Nicolardot, — ce qu'il m'avait demandé, et que je suis étonné qu'il ne m'en ait pas accusé réception.

Bien des choses aux Lacombe, d'abord (ces parfaits!), aux Astruc, à Fourcaud et à tous

les *Rousseletants*, c'est-à-dire tous les amis qui sont les vôtres et qui me visitent.

J'écris avec une plume trop fine et qui m'impatiente autant que ma chatte placée et remuant sur mes genoux avec le plus insupportable despotisme, pendant que je vous écris.

Allez, s'il vous plaît, au *Constitutionnel* demain, prévenir le Mamelouck.

Votre

J. BARBEY D'AUREVILLY.

LVII

Saint-Sauveur-le-Vicomte, 16 novembre 1876.

Mon cher ami,

Le coup suprême est porté. Mon frère est mort. Je suis ici pour l'enterrer.

Le coup m'atteint au *beau milieu* de mon article, qui aurait dû partir aujourd'hui. Prévenez Ali. Dites mon malheur à mon ami Azambre, à qui j'écrirai quand j'aurai fini les tristes choses qui me restent à faire à Saint-Sauveur. Dites-le-lui. Prévenez aussi Mme Lebr...

Priez Dieu pour moi. Dès que je le pourrai, je me remettrai à la besogne, — c'est une diversion, et il ne faut pas être lâche avec sa sensibilité.

A vous et *à tous !*

J. Barbey d'Aurevilly.

LVIII

Valognes, hôtel Grandval-Caligny,
Mardi 21 novembre 76.

Mon cher Bloy, — qui avez prié pour moi et pour *lui*, — et c'est la plus grande marque d'affection *utile* que vous puissiez donner à l'un et à l'autre, — me voici revenu à Valognes.

La douleur est toujours et sera, je le crains bien, *toujours*, dans l'intelligence, mais elle est moins dans les nerfs... J'ai repris le fil de la vie. Aujourd'hui, j'ai pu travailler. J'ai repris mon article, *rompu* par le coup de tonnerre de cette mort, cependant prévue, pressentie, — et demain, mercredi, je crois qu'il partira pour *le Constitutionnel*. Vous pouvez donc voir notre bon Ali, après-demain, qui vous dira

le jour des épreuves. Je voudrais paraître mardi prochain.

Le Constitutionnel de ce matin a parlé de la mort de mon frère, en très-bons termes et dont je suis touché. J'ai cru un instant, et, surtout à la manière dont est relevée la calomnie du *Dictionnaire Larousse*, que ces quelques lignes étaient de vous. Mais vous, vous n'eussiez pas écrit Barbey-d'Aurevilly (*sic*) avec un trait d'union.

Mon nom de famille est Barbey, qui est un vieux nom du Cotentin (il y a un *Barbey, comte de Fécamp*, dans l'histoire de Normandie), et d'Aurevilly est le nom d'une terre seigneuriale, comme on disait quand il y avait des seigneurs.

Il n'y en a plus... Et, du reste, cela importe peu!

Je vous en prie, mon cher ami, corrigez mon article avec soin. Vous me devez cette joie après les cruautés du dernier article qui, était d'incorrection, affreux.

Je ne vous en ai rien dit. A quoi bon vous

affliger et vous reprocher ce qui, d'ailleurs, n'était pas de votre fait et de votre faute... Mais dédommagez-moi par la correction de celui-ci. Songez donc ! Il est sur Balzac ! ! Notre dieu littéraire ! ! !

Vous savez comme il tenait à la correction, lui ! Arcboutez-vous du Frédégondien, à qui j'écrirai, dès que je le pourrai. (Je suis atrocement occupé des détails de la mort de mon frère.) Dites à tous nos amis que je suis sûr d'eux et de leur sympathie pour la peine que j'ai en ce moment.

Je suis trop près de cette mort pour vous en parler. Il a été enterré noblement par les Pères de sa compagnie et par moi, — et il repose, maintenant, parmi les pauvres qu'il a tant aimés, dans le cimetière le plus poétique, le plus digne de lui, puisqu'il était poète, et dans le fossé d'un château féodal de l'an 1000, au pied duquel, plus tard, se sont battus du Guesclin et Chandos, en face de la montagne de Rauville où se trouve la chapelle de la Délivrande, dans laquelle il a tant

prié et prêché et comme il l'a dit, dans une de ses poésies :

> La Délivrande est là, sur la colline,
> En face du soleil couchant!

J'écris au galop, et les yeux en larmes. J'aimerais mieux causer avec vous que d'écrire; mais le jour n'est *plus* loin où nous causerons. Je vous écrirai quand je devrai partir. Demain je vais à Barfleur. Puis j'expédierai une boîte à Mme Lebr... à qui je vous prie de dire mille choses de ma part, et après, à Paris !

Votre très-triste ami,
Jules BARBEY D'AUREVILLY.

Écrivez-moi un mot quand vous aurez corrigé pour me dire que vous êtes SÛR « qu'il n'y a pas de fautes ».

1877

LIX

Paris, 26 septembre.

Mon cher Monsieur Bloy,

Je vous écris parce que vous êtes malheureux et que vous m'avez dit de vous écrire.

Mais, mon très-cher ami, quel conseil voulez-vous que je vous donne? Je n'ai que des conseils humains à vous donner et la chose se débat et se déchire entre Dieu et vous [1].

Humainement, je vous dirais : Ne faites que votre retraite ; ne vous laissez pas cloîtrer si vite ; revenez respirer de cette grande épreuve parmi nous et retournez si Dieu vous appelle! Et s'il vous appelle, vous le saurez mieux dans *quelques mois*.

1. J'étais à la Trappe, et je songeais à me faire trappiste, ce qui eût été un fier débarras.

Voilà tout.

J'ai lu votre lettre à vos amis. Ils sont du même avis que moi.

Certes! nul de nous ne veut se mettre entre Dieu et vous; mais éprouvez-vous par le temps.

Votre ami pour le temps et pour l'éternité et qui vous supplie de prier pour lui.

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

Je pars demain soir pour Valognes.

LX

Valognes, 13 octobre 77, samedi.

Mon très-cher ami Bloy,

Vous m'avez pris dans un mauvais moment. J'ai envoyé 600 francs hier à Mme Lebr... et je suis à sec. Je ne vous envoie donc que la moitié de la somme que vous m'avez demandée. Vous la trouverez ci-incluse, en mandat sur la poste.

J'ai lu votre *Memorandum*. Je vous en parlerai quand je vous verrai. Ce sera mieux que de vous en écrire. D'ailleurs, je ne le pourrais aujourd'hui. Je suis haché menu par d'insupportables occupations.

J'attends l'apparition de mon livre pour partir. Valognes n'est plus pour moi, cette

année, la ville *charmeresse*. J'y meurs de tristesse et d'ennui.

Votre

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

Souvenir à tous les amis.

LXI

Valognes, vendredi 26 octobre 77.

Aux armes! — mais pas *citoyen !*

Hier jeudi est parti, et ce matin, — vendredi, — est arrivé au *Constitutionnel* un article sur le : *Jésuites !* de Paul Féval.

Donc, à la correction! à la correction! Vous et le Frédégondien, les quatre yeux de mon front! Regardez, furetez, prenez garde aux surcharges (en rouge pour qu'on les voie mieux) et à l'orthographe et au sens de tous les mots.

Par parenthèse, — met-on un *y* ou un *i* au nom de Crétineau-*Joly* ou *Joli?* Je l'ai oublié. Vérifiez cela.

Enfin, songez que *la Vie inquiète* de notre ami Bourget est ma vie, mais moins la poésie et que je suis toujours *Lord Anxious !*

Corrigez comme un ange, vous qui en êtes presque un. Les anges font la cuisine dans Murillo. Je ne suis pas Murillo, mais faites ma cuisine.

Je compte *absolument* sur vous. *Absolutiste à absolutiste.*

Cet article sur Féval m'a beaucoup coûté. Je l'ai extrait de moi à grand'peine. Depuis que je suis revenu dans ce pays, je suis dominé par des pensées qui n'ont rien de littéraire. Tout ce qui m'y plaisait est parti au loin.

J'y vis dans une solitude évocatrice de fantômes et je m'y ronge le cœur : *amère nourriture !* disait lord Byron, qui faisait aussi de ces repas...

D'un autre côté, le sujet était difficile à toucher pour *le Constitutionnel*, malgré la croix que j'ai plantée sur son vieux bonnet de coton. J'avais toujours peur d'aller trop loin et d'appuyer trop fort sur ce plancher de naphte, d'où le feu était toujours prêt à jaillir.

Enfin, je m'en suis tiré comme j'ai pu.

Vous, corrigez, corrigez avec soin. C'est toujours là le *gloria patri* de mes Psaumes.

Maintenant, voici un bout de lettre pour le Frédégondien :

A Monsieur Georges Landry.

Mon cher Georges,

Au reçu de cette lettre, allez chez Palmé, prenez-y, de ma part, un exemplaire de *Jésuites !* de Féval, et portez-le à M. Lefèvre au *Constitutionnel*, pour M. Gibiat.

Je ne veux pas que mon article soit retardé (lundi est le dernier lundi du mois), et dites à Palmé qu'il le serait s'il ne vous remettait pas le volume.

Montrez ce bout de lettre, s'il le faut. Cela fait, joignez-vous à M. Bloy pour corriger ; moi, je vous joins à lui pour vous aimer.

J. Barbey d'Aurevilly.

Je reviens à vous, monsieur Bloy, mon ami. J'attends toujours les bonnes feuilles des

Bas Bleus pour vous les envoyer. J'ai adressé à Monnoyer mes dernières corrections. La couverture de Palmé, je l'ai acceptée. A toutes les postes, j'attends mon paquet que vous aurez, dès que je l'aurai reçu.

— Voilà !

Je pourrais bien vous écrire sur votre très-beau *Memorandum*, — beau par dehors — beau par dedans, — beau de toutes manières, mais j'aime mieux en causer avec vous *viva voce*, et nous en causerons le mois prochain, au coin du feu.

Il a eu de l'influence sur moi... et ma vie, ici, s'en est ressentie. J'ai *senti* que vous priiez pour moi, et je me suis mis à porter votre scapulaire. J'expie mes négligences d'église à Paris, en visitant beaucoup celles de Valognes où les bonnes femmes, qui y prient le soir, me connaissent, comme celles des églises de Paris vous connaissent, mais ne me prennent pas pour un saint comme vous.

Mille choses aux amis.

A vous, J. B. D'A.

LXII

Valognes, 5 novembre 77.

Monsieur Bloy, mon ami,

Au lieu des bonnes feuilles que j'attendais pour vous les envoyer, je reçois le livre même que je garde.

Palmé doit avoir reçu tous les volumes. Allez chez lui de ma part et faites-vous donner l'exemplaire dont vous avez besoin pour l'article.

Il s'agit de tambouriner fort et ferme. Je vais écrire à Nicolardot pour qu'il donne à Palmé la liste des journalistes à qui le livre doit être envoyé.

En attendant, vous ne tambourinez guère avec moi, chiens que vous êtes, vous et Landry!

Il y a un roman de par le monde qui s'appelle *le Chien muet*. Vous êtes tous deux ce chien-là !

Que ceci vous soit un coup de fouet.

J. BARBEY D'AUREVILLY.

En immense hâte.

LXIII

Valognes, 7 novembre 1877.
(Hôtel Grandval-Caligny.)

Vous êtes insupportables, Messieurs mes amis !

Je vous écris, à vous, monsieur Bloy, — à vous monsieur Landry, — et ni l'un ni l'autre ne répondez !

Cependant mon livre est lancé. Un vieux prêtre de mes amis m'a dit que, dans le *Paris-Journal* d'hier, il y a une lettre — (une *lettre !* une leçon pour vous qui me laissez sans lettres !) — et que cette lettre, signée *Vindex*, est sur mes *Bas-Bleus*. Je croyais, ce matin, que vous me l'auriez envoyée. Je n'ai rien reçu, ni journal, ni lettres, ni rien.

Vous êtes des nihilistes, en amitié !

Je pourrais finir là cette imprécation, car je n'ai rien à vous dire *de plus*. Je vous ai écrit; à vous, monsieur Bloy, pour voir Palmé et lui dire de m'envoyer six exemplaires. Je vous ai écrit à vous, monsieur Landry, pour vous envoyer aussi chez Palmé (car le saint bonhomme Bloy peut avoir oublié Palmé, en faisant ses prières), et pour faire partir mes exemplaires et celui de Bachaumont, dont j'ai donné l'adresse.

Je n'ai rien à ajouter à cela. Voilà jusqu'ici toutes les *instructions* que j'ai à vous donner. Le reste ne serait plus qu'une distraction et un bavardage, et vous ne méritez guère, damnés paresseux que vous êtes, que je m'attarde à bavarder avec vous.

Je suis, d'ailleurs, de l'humeur la plus diabolique. Il pleut comme il ne pleut qu'en Normandie, *depuis quarante-huit heures*, et mes promenades sur les vieilles routes, — dans les vieux chemins mérovingiens, — me sont interdites par cet abominable temps.

Il faut que je reste dans mon grand appar-

tement jaune, n'ayant pour toute figure humaine sous les yeux que le *buste jaune* de ma tante, Mme de Chavincourt, que j'embrasse de temps en temps, ne pouvant faire mieux !

J'ai le spleen et je dis, comme Byron, « du gin ! » Mais je dis surtout : des lettres ! des lettres ! Que je sache ce que vous faites là-bas !...

Votre ami — furieux,

J. BARBEY D'AUREVILLY.

S'il y a quelque livre nouveau sur lequel je puisse articler, envoyez-le-moi.

LXIV

Valognes, 21 novembre 77,
hôtel Grandval-Caligny.

Écrit debout dans ma main, prêt à sortir!

Monsieur Bloy, mon ami,

Je vous envoie, avec cette lettre, un exemplaire des *Bas-Bleus*.

J'ai reçu les six que j'avais demandés à Monnoyer.

J'ai pris, ignorant si Palmé vous l'avait envoyé, un exemplaire pour votre article. Le voilà !

Il y a dans cet exemplaire une interversion de pages, par exception, et cette exception, qui vient de l'asnerie étourdie du brocheur, m'a fait fulminer de colère.

J'ai mieux aimé vous offrir cet exemplaire

défectueux qu'à une autre personne, parce que vous, qui faites relier mes livres, rétablirez les chiffres intervertis de la pagination. Je suis sûr de vous.

Si Palmé vous a (comme il le devait) envoyé un exemplaire, donnez celui-ci au Frédégondien.

Et, au reçu de ma lettre, écrivez-moi, ne fût-ce que le numéro de l'adresse de Paul Bourget, pour que je puisse aussi lui envoyer un exemplaire d'un livre où l'on parle deux fois de lord Byron.

J'ai écrit à Palmé. Je lui ai mis dans le flanc des éperons longs d'une *palme*. Mais l'éperon, qui fait bondir les chevaux de race, ne parvient pas même à faire lever les mulets quand ils sont couchés.

Je lui ai enjoint d'envoyer un exemplaire à Fourcaud (au *Gaulois*), à Daniel Bernard (rue Saint-André-des-Arts, 49), et surtout à Bachaumont (rue Chalgrin, 32), qui crie comme un aveugle qui a perdu son bâton, parce qu'il n'a pas encore son volume.

Il m'a écrit pour me dire qu'il était prêt à tirer.

Allez, vous ou le Frédégondien, chez Palmé, savoir si ces choses ont été faites, et si Nicolardot a remis la liste ou, pour mieux dire, l'a *exécutée*.

Mandez-moi cela pour que je puisse, s'il le faut, intervenir avec brutalité !

Et ne faites pas comme l'affreux Frédégondien, qui me jure sur l'Évangile du dimanche qu'il m'écrira et qui ne m'écrit point, et qui se parjure comme tous les coquins à couronne du moyen âge !

Mille choses à tous ! Je suis toujours dans l'intention de revenir à la fin du mois à Paris. Mais il se peut que je sois obligé d'allonger de quelques jours (seulement) mon absence.

Je me, par une f..., des considérations que vous faites valoir sur la publication de mon livre. Il a paru ! Le reste... est à Dieu ou au diable !

Mais vous savez quel mépris inexprimable

j'ai pour cette *salopaillonne* de publicité ; et les intérêts qui peuvent me fixer ici quelques jours de plus sont plus instants que ceux de mes livres.

Écrivez, c'est mon *avant-dernier* mot. Le dernier, c'est que je vous aime.

Votre ami,

Jules BARBEY D'AUREVILLY.

J'ai à Paris votre *splendeur* d'introduction des *Diaboliques*. Je la donnerai à Gayer quand je reviendrai.

LXV

Valognes, 11 décembre 77,
hôtel Grandval-Caligny.

Monsieur Bloy, — mon très-cher ami,

Je ne veux pas vous faire attendre, — ce mal du Purgatoire !... Voici votre article !

Je l'ai lu hier, et je l'ai trouvé très-beau ; je l'ai relu aujourd'hui, et je l'ai trouvé plus beau.

Mes idées sur les Bas-bleus, traduites par vous, m'ont paru nouvelles. Ma personnalité avait disparu, et je vous appartenais comme si je n'avais pas pensé sur ce sujet et que vous fussiez l'auteur des *Bas-Bleus !*

Pour qui pense, — et vous pensez, — c'est l'éloge suprême. Tout le reste serait faible en comparaison de ceci que vous avez produit en moi. Ce que j'avais défeuillé, vous l'avez fait refleurir pour le défeuiller à votre façon, que

je trouve encore plus énergique que la mienne.

Bravo! mon cher, vous êtes un écrivain! et je n'en doute pas, vous serez un grand écrivain, et ce serait un meurtre et un vol fait à l'Église romaine que de la priver de cette forte plume-là!

Il y a là des phrases et des images à donner des spasmes d'admiration à notre très-littéraire et très-poétique Paul Bourget, — et les images et les phrases, ici, sont les très-humbles servantes de la pensée qui leur fait l'honneur de se servir d'elles, dans l'intérêt de la plus haute vérité.

Je ne suis pas content, je suis enchanté. Tout ce qui m'aime et vous aime le sera comme moi.

Faites porter l'article à Palmé, et je ne vois pas pourquoi vous ne le porteriez pas *vous-même*. Moi, je lui écrirai demain et d'encre rouge, brûlante, pour lui recommander l'article et paraître le 25... Le Sagittaire lui décochera une flèche de longueur, je vous en réponds! comptez sur moi.

Et à présent, que je compte sur vous! Demain, mercredi, je mets à la poste, pour le *Constitutionnel*, un article assez long sur *le Nabab* de Daudet. Il devra paraître lundi. Vous et Georges, allez le corriger samedi ou dimanche. Dimanche, il faut qu'il soit prêt et *pur*, pour deux heures, puisqu'il doit être inséré dans l'édition du soir. C'est cette édition-là que je reçois ici.

Qu'elle ne me fasse pas grincer des dents, en m'apportant des fautes. Affolante et insupportable sensation!!!

Voilà tout, — mais c'est *tout* pour moi.

Le capitaine *Nemo* du *Foyer*, c'est encore Buet, je suppose. Son article dit assez nettement ce qu'est le livre; mais sa réclame en faveur de Mme de Blocqueville m'a fait dire : « Va-t-il chez elle? ou veut-il y aller sur mon dos?... »

Dites à Landry que je vais écrire à son père pour lui demander de me faire faire le service de la presse chez Palmé. Que diable! Palmé a encore plus d'intérêt que moi à ce

que le service de la presse se fasse, puisqu'il est l'éditeur d'un livre qu'il doit me payer dans trois mois et qui lui a coûté des frais.

Je pars demain pour Saint-Sauveur et je reviens samedi à Valognes. Parlez de moi à tous *mes* et *nos* amis. Dites à Victor L... de *pacifier* mon affaire avec Amyot et que je dors sur son habileté comme Turenne dormait sur son canon, qui ne partit pas.

J'espère aussi qu'avec Amyot nous ne tirerons aucun canon, de part ni d'autre... C'est lui, Victor, le *vainqueur* diplomatique, qui doit nous empêcher de tirer

Je vous écris dans ma main et en *proie* à ma chatte, qui me cravate et me pousse et dispose de moi, comme le chien de Beaumarchais disposait de lui.

A vous, sans relire, tant je suis pressé!

Jules Barbey d'Aurevilly.

Écriture de chat, causée par un chat.

LXVI

Valognes, 18 décembre 1877,
hôtel Grandval.

Mon très-affectionné Bloy,

J'ai écrit à Palmé. C'est presque un article sur votre article, que je lui ai envoyé, et je lui ai demandé, — presque *impérieusement*, de vous faire paraître, le 25 de ce mois.

J'ai insisté beaucoup, pour vous d'abord, pour moi ensuite, enfin pour la *Revue*, à laquelle j'ai dit que vous faisiez le plus grand honneur, en y écrivant de cette plume, comme, à coup sûr, ils n'en retrouveront pas une seconde !

Je suis très-préoccupé de l'avenir de votre talent d'écrivain, — et ceci me hante surtout depuis ce dernier article. L'expression y est étonnante de force. Vous êtes tout à la fois

éclatant de coloris et sombre. Vous êtes un rubis avec des reflets d'escarboucles ; mais c'est le noir de l'escarboucle qui domine le rouge du rubis : quelque chose comme un morceau de velours noir à feu !

Votre projet d'écrire un livre sur ma littérature *inglorieuse*, — et c'est sa gloire, — je l'approuve, mais pour l'UNIQUE raison que ce projet vous plaît et vous entraîne.

En littérature, ce n'est pas comme en morale. Il faut faire, *avant tout et de préférence à tout*, CE QUI PLAÎT. En morale, il faut faire ce qui ne plaît pas. C'est précisément le contraire.

Je ne demande pas mieux que d'être l'instrument sur lequel vous allez jouer. Vous voulez recommencer l'air que voulut jouer autrefois sur un chalumeau spirituel, mais un chalumeau, — une guimbarde ! — l'aimable Dussolier, qui s'appelait Alcide et qui aurait dû s'appeler Omphale.

Vous avez, vous, une autre embouchure à votre trompette, et vous devez porter bien

plus loin... Je n'ai qu'une seule recommandation à vous faire, — *vous défier de votre admiration pour moi.* J'ai pour vous la coquetterie de l'impartialité. Je sais bien qu'elle n'existe *réellement* que pour Dieu, mais notre devoir est de nous en approcher le plus que nous pouvons sur la terre.

J'ai *la Bague d'Annibal* à Paris, et le *Memorandum* que Georges doit avoir copié, — et que je publierai chez Lemerre, un de ces jours, — est chez lui. Je le prie de ne le communiquer qu'à vous ; c'est mon *unique* exemplaire.

Ne rêvez pas, ô homme de désespérance, que je ne suis pas près d'arriver! je serai à Paris, le 31 au soir, et même, je vous prie de le dire à Mme Lebr... que je me réjouis de savoir mieux. Dites-le-lui encore!! J'arriverai, le 31, pour le groupe d'amis dont vous êtes le centre, — car ils me sont venus par vous, — ils ont *rayonné* de vous, — mais je n'y serai qu'après les Rois pour le public indifférent. Dites-le aussi à Mme Lebr... jusqu'à

nouvel ordre ; pour les visiteurs de loisir ou d'affaires, elle ne sait pas quand je reviens.

Il fait, ici, beau, — relativement au temps que vous avez, m'écrit-on, à Paris. Mais ce n'est pas le temps qui me retient. Je veux assister à la messe de Minuit dans l'église Saint-Malo de Valognes, où seront peut-être, invisibles pour tous, mais non pour moi, les spectres de ceux et de *celles* que j'ai aimés dans mon adolescence. Il me semble que, cette nuit-là, je les retrouverai sous ces voûtes.

Adieu et au 31 soir! Vous avez, vous et le Frédégondien, corrigé admirablement mon article. De faute, je n'en ai pas vu. Merci donc, merci.

Prière au Frédégondien de m'envoyer les numéros d'usage. Serrements de mains aux amis. Je dors voluptueusement *sur* le silence de mon cher négociateur, M. L.

Votre ami (c'est moi).

J. B. D'A.

LXVII

Vendredi 29 décembre 1877,
hôtel Grandval-Caligny.

Mes chers Intimes et mes chers Unis,

Je suis toujours le même, incorrigible, je l'avais écrit à notre cher Victor, que je devais écrire au Frédégondien, et j'écris à vous deux pour vous recommander la même chose, l'article que j'ai envoyé au *Constitutionnel*.

Vous voyez, *cela ne change pas*.

Corrigez-le donc et *microscopiquement*, comme le dernier, qui était si bien !

Il paraîtra, j'espère, lundi, et je pourrai le lire et l'emporter dans le wagon que je prendrai à IX heures du matin pour vous revenir.

Que je n'aie pas la sensation d'une faute pendant ma route ! Cela me la gâterait et

elle doit m'être agréable puisqu'elle me conduit à vous !

Cet article sur les *Malades de l'histoire littéraire*, sur Heine et Aubryet — Scarron et et Voltaire en écharpe — me plaît assez. J'ai du goût pour cette *élégie critique*. Prenez cela en considération. Ne me faites pas trouver laids mes petits.

Adieu, pourquoi s'en écrire long, quand on va se voir ? Bourget a dû recevoir une lettre de moi qui s'est croisée avec la sienne. Dites-lui que je l'attends à mon débotté chez Mlle Coppée, qui n'est pas ma *Mademoiselle de Montpensier* et qui ne m'ôtera aucune botte.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

J. BARBE... D'AUR...

Et Palmé a-t-il fait paraître votre bel article, Maître Bloy ? Non, sans doute, puisque je n'ai rien reçu pour ma *Christmas*. Je vais lui tirer les oreilles ; mais je ne crois pas qu'il soit possible de les lui allonger.

LXVIII

Valognes, vendredi, 11 octobre 1878,
hôtel Grandval-Caligny.

Bloy-le-Noir,

J'ai écrit à Landry le Frédégondien, non pas le *Blanc*, mais le *Blanche*, hier jeudi, pour lui mander que je mettais un article à la poste pour *le Constitutionnel* et que je le suppliais de veiller à sa correction, — de moitié avec vous.

L'article sera prêt, quand vous recevrez ceci, demain. Vous pouvez donc vous en occuper immédiatement et n'y laisser aucune broussaille. Faites bien attention aux surcharges. Mettez ce fameux pince-nez qui vous fait ressembler à Scholl quand vous le fourrez

sur votre nez, pour voir mieux ces fautes qui me désolent et qui me font l'effet de chiures de mouches sur une glace.

L'anxiété veille toujours sur mes créneaux, la lance au poing, — une lance qu'elle m'enfonce dans le côté. C'est le soldat romain de mon Calvaire.

Je sais qu'Uzanne vous a bien reçu, et j'en suis content. Cultivez-le. Je compte plus sur lui que sur Coppée, malgré sa bonne volonté. Lemerre est un Monsieur qui rit, et puis c'est tout! C'est le lazzarone du bonheur.

J'attends la copie de mon article sur Saint-Bonnet pour commencer mon travail. Dites-le à Landry. Bien des choses à Victor.

Ma résolution *tient* d'être à Paris à la fin du mois. Mon caprice est passé pour ce pays!

Votre

J. B. D'A.

A l'article! à l'article!

Vous savez qu'ils veulent que les correc-

tions soient faites de bonne heure, le dimanche, de midi à une heure au plus tard.

J'espère que vos dévotions vous feront libre à cette heure-là.

1878

LXIX

Hôtel Grandval, 23 octobre, jeudi.

L'article est bâclé, — et part, — et arri-
era demain, et samedi matin pourra passer
ous vos *caliborgnettes*, ô Léon Bloy, dit LE
OIR !

Avec votre damnée vie, rongée, je m'ima-
ine, par quelque chienne de femme dans un
oin, mon cher homme vertueux, et incertain
e l'heure où vous rentrerez chez vous pour
trouver ceci, j'écris au Frédégondien.

Corrigez comme la dernière fois.

Le 3, je serai à Paris.

Votre

Jules B. D'A.

LXX

Samedi, les M
hôtel Grandva

Deux mots seulement. Je n'ai pas le te
d'écrire davantage.

Je serai lundi, à VI heures, et peut-
à V, à la gare de l'Ouest, rue Saint-Laz
où vous m'avez fait partir.

Je serais heureux de vous y trouver, B
le-Noir, malgré votre noirceur.

Votre ami,
Jules BARBEY D'AUREVILLY.

J'écrirai demain au Frédégondien.

FIN

ŒUVRES

DE J. BARBEY D'AUREVILLY

ET DE LÉON BLOY

ŒUVRES DE J. BARBEY D'AUREVILLY

Première série

L'ENSORCELÉE, avec portrait.
UNE VIEILLE MAÎTRESSE.
LE CHEVALIER DES TOUCHES.
UN PRÊTRE MARIÉ.
LES DIABOLIQUES.
L'AMOUR IMPOSSIBLE. — LA BAGUE D'ANNIBAL.
DU DANDYSME ET DE G. BRUMMEL. — MEMORANDA.
CE QUI NE MEURT PAS.
UNE HISTOIRE SANS NOM.
UNE PAGE D'HISTOIRE (1603), avec 2 eaux fortes de L. Ostrowski.
PREMIER MEMORANDUM.
PENSÉES DÉTACHÉES. — FRAGMENTS SUR LES FEMMES.
LES ŒUVRES ET LES HOMMES.
PHILOSOPHES ET ÉCRIVAINS RELIGIEUX.
HISTORIENS.
POÈTES.
ROMANCIERS.
BAS-BLEUS.
JUGES JUGÉS.
SENSATIONS D'ART.
SENSATIONS D'HISTOIRE.

Deuxième série

PHILOSOPHES ET ÉCRIVAINS RELIGIEUX.
HISTORIENS.
POÈTES.
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.
LITTÉRATURE ÉPISTOLAIRE.
MÉMOIRES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.
JOURNALISTES ET POLÉMISTES.
PORTRAITS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Troisième série

PHILOSOPHES ET ÉCRIVAINS RELIGIEUX.
LE ROMAN CONTEMPORAIN.
AMAÏDÉE.
RHYTHMES OUBLIÉS.
POUSSIÈRES.
MÉDAILLONS DE L'ACADÉMIE.
GŒTHE ET DIDEROT.
VIEILLES ACTRICES ET MUSÉE DES ANTIQUES.
POLÉMIQUES D'HIER.
DERNIÈRES POLÉMIQUES.

ŒUVRES DE LÉON BLOY

LE RÉVÉLATEUR DU GLOBE (*Christophe Colomb et sa Béatification future*). Préface de J. Barbey d'Aurevilly.

PROPOS D'UN ENTREPRENEUR DE DÉMOLITIONS.

LE PAL, pamphlet hebdomadaire (les 4 numéros parus).

LE DÉSESPÉRÉ, édition Soirat, la seule approuvée par l'auteur.

UN BRELAN D'EXCOMMUNIÉS (*Barbey d'Aurevilly — Ernest Hello — Paul Verlaine*).

CHRISTOPHE COLOMB DEVANT LES TAUREAUX.

LA CHEVALIÈRE DE LA MORT (*Marie-Antoinette*).

LE SALUT PAR LES JUIFS.

SUEUR DE SANG (1870-1871), avec un portrait de l'auteur en 1893.

LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS.

HISTOIRES DÉSOBLIGEANTES.

ICI ON ASSASSINE LES GRANDS HOMMES, avec un portrait et un autographe d'Ernest Hello.

LA FEMME PAUVRE, roman, épisode contemporain.

LE MENDIANT INGRAT (Journal de Léon Bloy).

LE FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII, en héliogravure.

JE M'ACCUSE... Pages irrespectueuses pour Émile Zola et quelques autres. Curieux portrait de Léon Bloy à 18 ans.

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le six mai mil neuf cent trois

PAR

DESLIS FRÈRES

A TOURS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCI

26, RVE DE CONDÉ. — PARIS
paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Rédacteur en chef : ALFRED VALLETTE

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences Voyages, Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littératures étrangères

REVUE DU MOIS

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Henri de Régnier, Remy de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Histoire : Marcel Collière, Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Sciences : Albert Prieur.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions coloniales : Carl Siger.
Romania, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie, Histoire de l'Art : Pierre Dauze.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Virgile Josz.
Publications d'art : Y. Rambosso
Le Meuble et la Maison : Les
Chronique de Bruxelles : Ge Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Alber
Lettres anglaises : Henry-D. Da
Lettres italiennes : Luciano Zuc
Lettres espagnoles : Ephrem Vin
Lettres portugaises : Philéas Lebes
Lettres hispano-américaines : Eug Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Figueiredo mentel.
Lettres néo-grecques : Giorgios La letis.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Jan Lorento
Lettres néerlandaises : A. Cohen
Lettres scandinaves : Peer Eketræ
Lettres hongroises : Zrinyi Jânos.
Lettres tchèques : Jean Otokar.
Lettres turques : Dihcer Bey.
La France jugée à l'Étranger : cile Dubois.
Variétés : X.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

FRANCE		ETRANGER	
Un an	20 fr.	Un an	24
Six mois	11 »	Six mois	13
Trois mois	6 »	Trois mois	7

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursem de l'Abonnement

FRANCE : 50 fr. | ÉTRANGER : 60 fr.

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° faculté d'acheter chaque année 20 volumes de nos éditions à 3 fr. 50, *parus paraîtra*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port *à notre cha*

FRANCE : 2 fr. 25 | ÉTRANGER : 2 fr. 50

Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris — 7199

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03315 5378
BOUND
FEB 1952
UNIV. OF MICH.
LIBRARY